

# KHEMIA

(Lettre strictement personnelle)

“ Aux Chrétiens de la Plaine de la MEKKERA ”

Commission Paritaire 47.437

I.N.S.E.E. 81-143.330

I.S.S.N. 0339-5588

4<sup>e</sup> trimestre 1977

NOUVELLE SERIE

Numéro 33

Le numéro : 4 F

15<sup>e</sup> année

Paraissant tous les trimestres

Abonnement normal : 15 francs si possible

Abonnement de soutien : 30 francs et plus

Tous les abonnements partent de janvier. Grouper les abonnements sur le C.C.P. : « Abbé Delmas François 3.248.58 Y Toulouse » ou chèque bancaire au seul nom de M. l'Abbé Delmas François, 81140 Le Verdier.

Pour tous les autres dons : verser au C.C.P. individuel de chaque prêtre.

Commission paritaire : inscrit sous le n° 47.437.

## La Bible dans l'Histoire

(suite n° 2)

Depuis que le Dieu unique et éternel apparaît à son ami, le patriarche Abram, à chaque fois il lui fait des promesses, et à la vérité, assez imprécises.

Et voilà que pour la première fois, et on le comprend aisément, le chef nomade, qui est un réaliste comme doit l'être tout chef digne de ce nom, marque une certaine inquiétude. Certes Abram a confiance en Dieu mais il voudrait aussi en savoir un peu plus.

Dieu lui parle encore de ses ascendants qui seront aussi nombreux que les grains de sable de la mer. Tout cela est très bien, pense-t-il, mais il y a un fait contre lequel on ne peut rien : sa femme Saraï est stérile. Alors il n'y aura pas d'enfant pour assurer l'avenir.

Ce sera un des esclaves qui lui succédera. Comment, dans ces conditions, peut-on lui dire que sa descendance sera innombrable ? Abram a confiance mais il ne comprend pas.

Alors, dans une apparition, Dieu précise sa promesse. Non, ce ne sera pas un esclave qui prendra sa succession, mais vraiment un fils dont le patriarche sera le père.

Là-dessus, Dieu conduit Abram hors de la tente et lui dit : « Lève les yeux vers le ciel et compte les étoiles, si tu peux, telle sera ta descendance ».

Ensuite Dieu promet encore la possession du pays à tous ses descendants. Là aussi le patriarche se pose des questions. Comment peut-il admettre que cette contrée lui appartiendra un jour ? Il y a là des fermes prospères, des cités bien défendues par une aristocratie militaire très fortement organisée. Comment, lui, un chef nomade, pourra-t-il s'en emparer ?

Là aussi, il faut comprendre Abram. Des promesses, c'est bien mais une preuve serait la bienvenue et aiderait Abram dans sa foi en Dieu et en ses promesses.

Et bien, Dieu va lui donner cette preuve. Il ordonne : « Va me chercher une génisse de trois ans, une chèvre de trois ans, un bélier de trois ans et un pigeonneau et une tourterelle ».

Le chef nomade comprend que Dieu va s'engager solennellement selon un vieux rite ancestral. Il partage donc les victimes en deux parties égales et place un morceau

l'un en face de l'autre en ménageant un chemin entre les deux.

Chaque partenaire passe par ce chemin entre ces chairs découpées. Malheur à qui violera le pacte, on le découpera en morceaux comme on a découpé les victimes.

À la tombée de la nuit, Dieu va passer entre les victimes, s'engageant ainsi solennellement. Ce sera sous la forme d'un globe de feu. Mais il y passe seul, car seul il s'engage vis-à-vis d'Abram. Il n'y a et il ne peut y avoir entre Dieu et son protégé aucune égalité : il est Dieu, il est créature.

Alors, même s'il ne comprend pas trop, Abram a une confiance absolue en son Dieu qui officiellement, solennellement s'est engagé à tenir sa promesse. Et durant les longues nuits d'Orient, Abram rêve à sa descendance et à l'avenir brillant que Dieu vient de lui promettre et qu'il s'est engagé à lui donner.

Abram met évidemment sa femme au courant. Alors cette femme, Saraï, qui sait qu'elle ne peut avoir d'enfant va utiliser un moyen, légal à cette époque, pour donner une descendance à son mari. Elle va lui donner une épouse secondaire, une esclave et l'enfant sera reconnu comme fils légitime.

Mais quand tout arrive comme prévu, l'épouse-esclave, Agar, devient arrogante envers l'épouse principale. C'est évidemment la guerre et, entre femmes, on ne se pardonne rien.

Tant et si bien que l'esclave-épouse Agar, un jour s'enfuit du campement et veut partir vers l'Égypte, son pays natal. Folle tentative pour une femme seule. Elle va à une mort certaine.

Une nuit, Dieu, le Dieu d'Abram, lui apparaît et lui promet qu'elle donnera naissance à un fils, qu'il faudra appeler Ismaël et qu'il aura une nombreuse descendance. Puis Dieu lui ordonne de revenir au campement d'Abram et de reprendre sa place d'esclave.

La Bible ne nous dit pas comment elle fut accueillie en particulier par Saraï, l'épouse légitime.

Elle donna bientôt naissance à un enfant et on lui donna le nom d'Ismaël comme Dieu le lui avait ordonné. Soit dit en passant Ismaël est l'ancêtre des Ismaélites ou arabes et

donc la querelle entre juifs et arabes est, on peut le dire, une querelle de famille et ce sont souvent les plus acharnées.

Pour le moment, sous la tente d'Abram, la paix semble revenue. Mais Saraï a la dent dure et la querelle ne peut que renaitre. On le verra plus tard.

Abram, lui, est en paix, car par Ismaël, il aura une nombreuse descendance. Mais Dieu va lui apparaître une seconde fois pour mettre les choses au point. Comment et pourquoi ?

C'est ce qu'on va maintenant voir.

★

Si Dieu revient parler à son protégé, c'est qu'il y a des points à préciser dans le message qu'Abram a déjà reçu.

Quatre points sont à préciser.

— D'abord Dieu une fois de plus promet que le pays sur lequel se trouve la tribu sera un jour au pouvoir des descendants d'Abram. Ce sera le peuple de Dieu, ce sera la Palestine.

— Deuxième point. C'est au cours de cette deuxième visite de Dieu à son ami, qu'il va changer son nom et celui de son épouse. « L'on ne devra plus l'appeler Abram, mais Abraham. Ta femme Saraï, tu ne l'appelleras plus Saraï, mais son nom sera désormais Sara ».

Abraham veut dire : « fils de bonne famille » et Sara signifie : « princesse ». Pourquoi ces changements ? Cela nous déroute un peu, nous qui sommes des Occidentaux. Pour nous, le nom n'a pas une très grande importance, c'est simplement une étiquette qui sert à distinguer une famille d'une autre et les membres d'une même famille entre eux.

En Orient et surtout dans ces temps anciens, le nom a un très grand rôle à jouer. Il porte en lui-même une force magique qui influe sur toute la vie de l'individu qui le porte.

C'est pourquoi, quand un homme est à un tournant important de sa vie, il change de nom, soit qu'il le choisisse lui-même, soit qu'une puissance supérieure le lui change, le lui impose. Changement qui marque et indique une nouvelle vocation. (Peut-être peut-on y voir le fait qu'une jeune fille qui se marie et qui prend le nom de son mari soit une ancienne coutume ancestrale)...

Il est remarquable que plus tard, par exemple, le Christ changera le nom de Simon, son premier apôtre, en Pierre quand il l'établira chef de son Eglise.

A noter aussi que chaque fois qu'un prêtre ou un évêque est nommé pape, il change aussitôt de prénom. Encore une coutume dérivant de l'ancien temps.

En effet pour les anciens le nom exprime quelque chose de la nature intime de la personne. En conséquence, connaître le nom de quelqu'un, c'est le connaître à fond, intimement, et c'est aussi par le fait avoir puissance sur lui.

Voilà pourquoi le nom n'était connu que des gens de la tribu. Pour les étrangers on se donnait un surnom (donc un faux nom) afin d'échapper à cette connaissance intime et à ce pouvoir. La plupart des noms occidentaux sont des surnoms qui sont maintenant devenus des noms. Mais il n'en était pas ainsi à l'origine.

Donner un nom à quelqu'un, c'est manifester que l'on connaît parfaitement ce quelqu'un et en même temps affirmer qu'on en prend possession, qu'on le met sous sa protection.

C'est ce que fait Dieu pour Abram. Le changement de nom opéré par Dieu signifie donc qu'il connaît parfaitement et Abram et Saraï : ce qui est vrai ; et aussi que Dieu en prend possession, qu'il les met sous sa protection spéciale, qu'il en fait ses amis, ses alliés.

Abram et Saraï en sont parfaitement conscients.

— Troisième point. Dans cette deuxième visite de Dieu à Abraham, il lui ordonne d'adopter la circoncision pour les enfants. Cette coutume originelle du centre de l'Afrique est arrivée au Proche Orient par l'Égypte.

★

Chez les juifs, elle avait un double sens : marquer d'abord son appartenance au peuple de Dieu et aussi indiquer qu'il y a en nous des mauvaises tendances à supprimer. Cette coutume a été plus ou moins bien suivie depuis Abraham. Elle est encore en honneur chez les juifs pieux.

— Quatrième point. Dieu, encore une fois, annonce à Abraham qu'il aura un fils qui lui succédera à la tête de la tribu et qu'il sera l'ancêtre d'un grand peuple.

Abraham se prosterne le visage contre terre, mais il ne peut s'empêcher de sourire car lui et sa femme ont déjà un certain âge. Alors, en bon oriental qu'il est, il va ruser pour connaître la pensée de Dieu. Un fils, Dieu dit qu'il aura un fils ? Sans doute l'Éternel, par cela, fait allusion à Ismaël, le fils de la servante égyptienne Agar, l'héritier de la promesse et qui est considéré par la loi en vigueur à l'époque comme le fils de la femme légitime.

Alors Abram essaye de rectifier gentiment la pensée de Dieu. « Je crois, puisse Ismaël vivre selon tes lois ».

Mais, pas du tout, il ne s'agit pas d'Ismaël, le fils de la servante, lui dit Dieu, je l'ai déjà béni et il sera le père de douze fils. Non. Et Dieu cette fois-ci et pour la première fois précise : c'est Sara, la femme légitime qui sera la mère d'un fils qui lui succédera et il ordonne même à Abraham d'appeler ce fils, cet héritier : Isaac.

Ce nom signifie « sourire » : allusion au sourire d'incrédulité d'Abraham vu son âge et au sourire de joie à l'annonce d'une nouvelle aussi inattendue.

Résumons-nous : dans cette deuxième visite de Dieu à Abraham, sous le chêne de Mambré, Dieu fixe quatre points à son ami.

- Confirmation de l'Alliance.
- Changement des noms d'Abraham et de son épouse.
- Institution de la circoncision dans le clan hébreu.
- Annonce de la naissance prochaine d'Isaac.

★

Et voici la troisième visite de Dieu à son fidèle ami : Abraham. C'est la plus savoureuse et vous allez en juger. Abraham, nous dit la Bible, était assis à l'entrée de sa tente, au plus chaud du jour. Or, tout à coup, levant les yeux, il aperçoit des hommes qui s'avancent vers le campement.

Ce sont trois inconnus. Dieu est au milieu d'eux mais Abraham ne le sait pas encore. Pour le moment il s'avance vers la tente du chef nomade, suivi par ses deux serviteurs qui sont des anges. Là encore, Abraham ne le sait pas.

A la vue de ces étrangers qui se dirigent vers lui, Abraham s'est levé vivement. Sans savoir qui ils sont, ni ce qu'ils veulent, il court vers eux, vers ces étrangers. La loi des nomades est sacrée et personne n'a le droit de la violer. Un voyageur, quel qu'il soit, a droit à l'hospitalité sous la tente du chef de la tribu. S'il le faut, on le prie avec insistance de s'arrêter et de partager quelques instants la vie des nomades. On le reçoit même avec un certain empressement doublé d'un peu d'orgueil.

Le chef fait admirer la richesse de ses troupeaux, le luxe de son mobilier, le nombre de ses esclaves. En contrepartie, on demande au voyageur de donner les nouvelles qu'il connaît. Cela peut servir à l'occasion et le soir il devra raconter les souvenirs de sa vie, les contes de sa tribu. Ainsi tout le monde y gagne.

Donc Abraham court vers les trois étrangers, se prosternant devant celui du milieu qui semble le chef, et il lui dit : « Je t'en prie, veuille ne pas passer près de moi, sans l'arrêter. Qu'on apporte un peu d'eau pour vous laver les pieds, puis du pain. Ensuite vous vous reposerez un peu, avant de reprendre la route ».

Quelle délicatesse et quel sens pratique de la vie. Un peu d'eau pour se laver les pieds : rien de tel pour enlever la fatigue du marcheur. Puis un bref repas, suivi d'une bonne sieste. Ensuite de quoi, on est frais et dispos pour continuer la route.

L'inconnu accepte cette hospitalité si bienvenue et présentée avec discrétion. Abraham, tout joyeux, bouscule sa femme Sara : « Vite, ne traîne pas ainsi », lui-même court au troupeau, en ramène un veau « tendre et beau », nous

dit la Bible et ordonne à un serviteur de bien l'accommoder pour le repas.

Quand tout est prêt, le chef nomade va servir lui-même les trois étrangers. Tandis que tout se déroule comme prévu, voilà que le chef des trois inconnus pose une question dont nous occidentaux ne pouvons mesurer l'énormité.

« Où est ta femme ? »

Question vraiment surprenante pour un oriental. On demande des nouvelles de tout et de tous, mais jamais de la femme de quelqu'un. Cela ne se fait pas. Pour les arabes, c'est la même chose. On cause de tout, mais jamais de la femme de celui avec qui on parle.

Malgré cela, Abraham répond simplement : « Elle est dans la tente ». Là aussi, il faut avoir vécu en Orient, ou en Algérie, pour comprendre cela. Dès qu'il y a un étranger, la femme va dans ses appartements et ne se laisse pas voir. Ce qui ne veut pas dire qu'elle, elle ne voit pas, ni n'entend pas. C'est même exactement le contraire. Rien ne lui échappe surtout quand le mari reçoit des étrangers de marque. Curiosité ? Sans doute, mais aussi coutumes orientales.

Dieu continue le dialogue avec Abraham « L'an prochain, je reviendrai. Alors ta femme Sara aura un fils ».

Et voilà que Sara, qui comme je l'ai dit, de sa cachette voit et entend tout, ne peut s'empêcher de rire. Alors Dieu, quelque ayant le dos tourné à la partie de la tente où se tiennent les femmes — là aussi coutume orientale — Dieu donc, qui sait tout, parle encore à son ami Abraham : « Pourquoi ta femme a-t-elle ri ? »

Se passe alors une scène croquée sur le vif, comme tout le reste du récit d'ailleurs. Cela ne s'invente pas : des scènes pareilles.

En entendant ces mots, Sara, toujours cachée derrière la cloison en poils de chèvre, prend peur. Cet homme qui est là, qui ne l'a jamais vu, et qui connaît son nom, cet homme qui sait qu'elle regarde et entend tout, de manière aussi indiscrète, cet homme qui connaît ce qu'elle fait ou pense sans la voir, cet homme ne peut être que Dieu, le Dieu d'Abraham.

Alors, comme les femmes orientales, elle tremble devant cette puissance surnaturelle, et elle va essayer de s'en tirer maladroitement d'ailleurs, par un grossier mensonge.

A travers la cloison si fragile, elle lance effrontément ce démenti : « Je n'ai pas ri ». La malheureuse : elle révèle sa présence, elle avoue son indiscrétion, elle dévoile sa curiosité et elle y ajoute un grossier mensonge.

La réplique, là aussi extraordinaire, car jamais un homme n'adresse la parole à une femme en public, ni en Orient, ni en Algérie, la réplique arrive cinglante : « C'est vrai, tu as ri ».

Abraham ne rit pas lui, car depuis un moment, il sait qu'il a Dieu en face de lui. Sara, non plus, ne rit pas maintenant, car l'humiliation l'a profondément atteinte.

Le repas touche à sa fin, alors les trois invités et Abraham se lèvent, ils vont sortir se promener un peu. Loin des femmes curieuses et indiscrètes, ils vont pouvoir parler entre hommes, si j'ose dire, de choses graves, préoccupantes.

Nous allons assister à leur conversation si savoureuse, si orientale, que s'en est un vrai régal pour l'esprit et pour le cœur. Ces pages de la Bible, je ne les relis jamais sans émotion, tant elles respirent la fraîcheur, la délicatesse, la répartie vive, en un mot la vérité.

★

Tout en chemin sur la route qui descend à Sodome et Gomorrhe, Abraham s'entretient familièrement avec Dieu. Et voilà qu'au détour du sentier se dessinent, dans ce qui sera appelé plus tard « la vallée de la Mer Morte », les deux villes aux mœurs épouvantables.

Et Dieu se confie au Patriarche. Il se propose d'anéantir par le feu ces villes et le territoire cananéen où se déroulent de pareilles abominations.

Avec grande déférence mais aussi avec une obstination têtue, Abraham va plaider le pardon des coupables. Il essaye de montrer à Dieu qu'il peut ainsi atteindre les justes

qui habitent ces villes. Et il marche pied à pied le pardon pour tous. Dans cette longue discussion, on y sent un grand amour du prochain et par la même occasion nous est montré le rôle efficace des saints de Dieu pour la sauvegarde du monde.

Voyons maintenant ce dialogue si beau, si prenant et si instructif. Comme ceci il faut avoir de la persévérance dans la prière.

Abraham dit à Dieu :

« — Vas-tu vraiment supprimer le juste avec le pécheur ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville. Vas-tu vraiment les supprimer et ne pardonneras-tu pas à la cité pour les cinquante justes qui sont dans son sein ? Loin de toi de faire cette chose-là ! de faire mourir le juste avec le pécheur. Loin de toi ! Est-ce que le juge de toute la terre ne rendra pas justice ? »

— Dieu répondit : « Si je trouve à Sodome cinquante justes dans la ville, je pardonnerai à toute la cité à cause d'eux ».

— Abraham reprit : « Je suis bien hardi de parler à Mon Seigneur, moi qui suis poussière et cendres. Mais, peut-être, des cinquante justes en manquera-t-il cinq : feras-tu pour cinq, périr toute la ville ? »

— Dieu répondit : « Non, si je trouve quarante-cinq justes ».

— Abraham reprit encore la parole et dit : « Peut-être n'y en aura-t-il que quarante justes ».

— Dieu répondit : « Je ne le ferai pas, à cause des quarante ».

— Abraham dit : « Que mon Seigneur ne s'irrite pas, et que je puisse parler : peut-être s'en trouvera-t-il trente ? »

— Dieu dit : « Je ne le ferai pas, si j'en trouve trente ».

— Abraham reprit : « Je suis bien hardi de répliquer à Mon Seigneur : peut-être s'en trouvera-t-il vingt ? »

— Dieu dit : « Je ne détruirai pas la ville à cause des vingt ».

— Abraham insista : « Que Mon Seigneur ne s'irrite pas et je parlerai une dernière fois. Peut-être n'y en aura-t-il que dix ? »

— Dieu répliqua : « A cause des dix justes, j'épargnerai la ville ».

Dieu alors s'en alla et Abraham reprit le chemin de son campement, à Hébron. Les deux anges, eux, ont continué en direction des villes corrompues. Ils arrivent à Sodome, où je vous l'ai dit se trouve installé le neveu d'Abraham, Lot et sa famille, après la séparation des troupeaux.

Lot aperçoit les deux visiteurs. Il se porte au-devant d'eux et comme le veut la loi des nomades, il les invite chez lui. La nuit vient et les gens de la ville frappent à la porte pour exiger qu'on leur remette les deux étrangers. Lot essaye de parlementer et offre même ses deux filles pour gagner du temps.

Mais les gens veulent les deux étrangers et l'échauffourée menace. Alors les deux anges sortent, font rentrer Lot dans la maison et frappent aveuglément les assaillants.

Ils annoncent ensuite la destruction de la ville car Dieu n'y a pas trouvé dix justes demandés par Abraham, tant la ville est corrompue. Au petit matin, ils demandent à Lot d'emmener sa femme et ses deux filles et de fuir sans attendre car le châtement est proche.

Lot obéit et, en courant, le plus rapidement qu'il peut, il fuit la ville. Sa femme trop curieuse, s'arrête pour regarder le spectacle de la ville en feu. Elle sera prise dans le tourbillon de gaz sulfureux et mourra.

On a évidemment fait des recherches et des sondages et tout ce récit est confirmé par la science la plus rigoureuse. Il a dû se produire en cet endroit un tremblement de terre avec explosions, éclairs et émanations de gaz sulfureux, suivi d'un incendie généralisé.

Pour le voyageur qui visite cette région, cela ne fait aucun doute. On y trouve des sources chaudes, des vapeurs de soufre en plusieurs endroits, des suintements de bitume. Tout cela indiquant une région volcanique et qui peut d'ailleurs reprendre feu. De plus cette Mer Morte est vraiment

morte, en ce sens qu'il n'y a aucun poisson, aucun être vivant tant l'eau est salée.

★

Au temps marqué de Dieu, lors de son apparition au chêne de Mambré, c'est-à-dire, rappelez-vous, un an après l'étrange visite de l'inconnu accompagné de deux anges, Sara, en dépit de son âge, enfanta l'héritier de la promesse : Isaac.

Isaac veut dire : « sourire de Dieu ». Décidément nous sommes au pays du sourire. En effet, le vieux nomade Abraham n'a pu s'empêcher de sourire lorsque Dieu lui a annoncé la naissance d'un héritier. En attendant la prophétie qui lui promettait un fils en dépit de son grand âge, Sara, incrédule, a souri elle aussi.

A la naissance de son fils, l'heureuse mère s'écria « Dieu m'a donné de quoi sourire et tous ceux qui l'apprendront auront eux aussi de quoi sourire ».

Certes cela est vrai, mais n'oublions pas qu'il y a également sous la grande tente du chef nomade, l'enfant d'Agar, l'enfant de la femme-esclave. Rappelez-vous, je vous l'ai déjà dit, Sara, la femme légitime, n'a pas un très bon caractère.

Maintenant qu'elle est comblée, qu'elle a un fils, elle va s'acharner contre la femme-esclave et le fils de l'esclave. Un jour elle va trouver le mari et avec adresse mais fermement comme savent le faire les femmes, elle lui dit : « Chasse cette servante et son fils, il ne faut pas que le fils de cette servante hérite avec mon fils Isaac ».

L'ingrate ne se rappelle plus ou ne veut plus se rappeler que c'est elle qui a suscité ce fils à Abraham.

Le vieux patriarche, qui n'ignore rien des lois en vigueur chez les nomades, sait que renvoyer la femme-esclave tant qu'elle n'a pas d'enfant est chose légale, mais la renvoyer une fois l'enfant né cela devient illégal. Car l'enfant de l'esclave et du patriarche une fois né est légitimé par les coutumes des pasteurs nomades. Donc l'enfant de l'esclave a droit à sa part d'héritage avec l'enfant de l'épouse légitime.

Alors Abraham, qui, je le répète, connaît les lois en vigueur à l'époque refuse tout net. Et c'est, chose curieuse, Dieu qui va intervenir. « Fais, dit-il au chef nomade, fais ce que Sara te demande, quant à Ismaël j'en ferai le père d'un grand peuple ».

Abraham obéit, prend une boule de pain, une outre remplie d'eau qu'il donne à Agar la servante, met Ismaël sur l'épaule de sa mère et les renvoie. Avec ce maigre bagage, la pauvre mère ne pouvait aller bien loin. Bientôt, découragée, affamée, assoiffée, elle et son fils s'arrêtent pour mourir.

Dien encore intervient. Il va secourir Agar et Ismaël et puis la Bible nous dit : « Ismaël resta dans le désert, prit femme en Egypte et devint le père des Ismaélites ». Après quoi, on ne parlera plus de lui, du moins dans la Bible.

Nous savons qu'il est le père des nomades arabes. Comme quoi ce qui se passe actuellement en Orient entre juifs et arabes est toujours une affaire de famille. Comme quoi l'histoire a de curieux et lointains rebondissements.

★

Revenons à Isaac.

Abraham semble maintenant véritablement comblé par Dieu. Il a reçu des promesses répétées qu'il aurait un fils, qu'il serait le chef d'un peuple innombrable, plus nombreux que les étoiles du ciel et les sables de la mer.

A plusieurs reprises Dieu l'a comblé de bénédictions pour lui et sa descendance. Rien ne lui a manqué. Dieu lui-même fait part des plus hautes révélations qu'un homme puisse entendre et comprendre. Dieu lui a donné toutes les satisfactions matérielles qu'un sage puisse désirer.

Le voilà heureux, comblé, dans une joie parfaite, si j'ose dire. Or voilà que tout à coup, rien ne va plus. Le

berger hébreu va subir une épreuve épouvantable pour un chef et pour un père.

Cela ne doit pas nous surprendre, l'histoire est remplie d'épreuves semblables. Les élus de Dieu ne sont jamais en paix bien longtemps. L'épreuve frappe souvent à leur porte. Ils connaissent à certains moments de leur vie, des souffrances morales et parfois physiques indicibles. Ces souffrances sont destinées — du moins, nous le pensons ainsi — à tremper leur volonté, leurs âmes, à voir s'ils sont capables, eux qui ont tout donné à Dieu, s'ils ne peuvent pas donner encore davantage, à voir s'ils sont à la hauteur de la tâche surhumaine que Dieu veut leur confier, s'ils sont victorieux.

Nous arrivons là à un moment le plus dur, le plus renversant de la vie d'Abraham. La nature humaine semble alors avoir tous les droits de se révolter contre Dieu. C'est la foi, la confiance en Dieu qui doit alors avoir le dernier mot. Facile à dire mais combien plus difficile à vivre.

Ecoutez plutôt.

★

Un matin Dieu appelle son élu, son préféré.

— « Abraham ! Abraham ! »

— « Me voici ! » répond le fidèle ami de Dieu.

Et Dieu lui donne alors cet ordre inconcevable, inattendu, d'une cruauté hors de toutes les limites humaines.

— « Prend ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes tant et va-t-en au pays de Moria (qui serait d'après les traditions à l'emplacement du Temple juif à Jérusalem). Là tu m'offriras en holocauste ton fils, sur la montagne que je te montrerai ».

C'est tout. Un holocauste est un acte religieux comprenant la mise à mort de la victime offerte à Dieu et qui est aussitôt entièrement brûlée sur un autel.

Pensez au désespoir d'Abraham. Dieu l'a-t-il fait son confident pour mieux le tromper ? Cela finira-t-il dans un bain de sang ? On peut deviner tout ce qui bouillonne dans le cœur de ce père affectionné pour son fils unique.

Que va-t-il arriver ?

★

Il est vrai de dire que voilà chose étrange de la part de Dieu : exiger la mort d'un enfant, en holocauste sanglant. D'où peut venir cette coutume affreuse ?

Certainement pas du pays dont Abraham est originaire, c'est-à-dire de Ur en Chaldée. Mais plutôt, c'est le pays où il habite maintenant qui était coutumier de pareilles horreurs.

Les Cananéens en effet avait l'habitude d'offrir à la divinité les premiers fruits de leurs champs et les premières bêtes nées dans leur troupeau. Très vite ils en sont arrivés à sacrifier même les premiers-nés des enfants dans leur famille. Tout cela pour attirer l'attention de la divinité sur ce qui restait et aussi leur protection pour l'avenir.

Cependant le temps aidant, cette coutume barbare et idolâtre de tuer en sacrifice le premier-né des enfants s'est un peu adoucie et on offrait alors à la place de l'enfant condamné une autre victime, souvent un animal et parfois des oiseaux.

On se demande d'ailleurs si cela n'est pas resté dans la fameuse loi juive de la substitution des victimes. En effet, nous le voyons dans l'Evangile. La Sainte Vierge et Saint Joseph vont offrir leur enfant Jésus au Temple de Jérusalem. Que font-ils pour reprendre l'enfant ? Ils offrent à sa place deux tourterelles.

Peut-être est-ce là l'explication de cette étrange démarche de Joseph et de Marie ?

★

Revenons à Abraham.

Il a reçu l'ordre d'immoler son premier fils, son uni-

que même, car vous vous rappelez, il a écarté du clan Ismaël, le fils de la servante.

Cet ordre n'a peut-être pas tout à fait surpris le pauvre père car cela se faisait couramment autour de lui.

Sans négliger la dureté de ce geste, je crois que pour Abraham le courage est ailleurs. Il est dans le fait que Dieu lui a promis une nombreuse descendance et que ce même Dieu lui ôte le moyen naturel d'avoir cette descendance en lui demandant d'immoler son fils unique.

Alors le vieux patriarche met sa confiance en Dieu : quoiqu'il puisse arriver il ne la lui retirera pas. C'est là le plus grand mérite de cet homme : il a la foi en Dieu et jamais il ne bronchera. A cause de cela, il est notre grand modèle. Que de fois nous demandons raison à Dieu. Et pourquoi ceci et cela et pourquoi il permet le mal et pourquoi il tolère la réussite des méchants, etc...

Que sommes-nous pour demander des explications à Dieu ? Si nous avons confiance en Dieu, il faut aller jusqu'au bout de cette confiance : à savoir continuer à croire en lui malgré toutes les bonnes raisons que nous aurions de douter de lui, continuer à croire en lui dans les ténèbres, dans l'échec, dans la maladie, dans la mort même qui est humainement parlant le plus grand des échecs que nous puissions avoir sur terre.

C'est ça la foi !

Quand tout va bien, quand tout réussit, quand on est heureux : croire en Dieu est facile. Mais c'est plus difficile, c'est plus héroïque de croire en Dieu quand rien ne va, quand tout échoue de ce qu'on entreprend, quand on est malheureux. Si on a la foi, la vraie, voilà jusqu'où il faut aller. Voilà jusqu'où est allé Abraham. Il était heureux dans son pays riche et honoré de tous. Dieu lui demande de tout quitter et d'aller errer à l'aventure dans un pays qu'il ne connaît pas, à plus de 2.000 km de sa patrie natale.

Il lui donne ensuite un fils, qui sera son héritier, son successeur à la tête de la tribu nomade. Et voilà qu'il lui demande maintenant de sacrifier son fils.

Humainement parlant il y a de quoi se révolter. Dieu l'aurait-il exilé que pour mieux anéantir cette tribu, la tribu d'Abraham ? Il est vieux maintenant, plus aucun espoir ne lui reste et son fils Isaac est immolé.

Le doute aurait pu ronger son cœur et sa foi soumise à si dure épreuve aurait pu sombrer en même temps qu'il allait immoler son fils.

Quel homme, cet Abraham, quel géant dans la confiance en Dieu !

Quelle obéissance exemplaire et immédiate !

Comme à Ur en Chaldée, comme en maintes autres circonstances, comme toujours Abraham ne discute pas les ordres de Dieu. Dieu parle, il obéit et il obéit de suite.

★

Dieu avait donc donné à Abraham un ordre terrible : « Prends ton fils et va me l'offrir en holocauste sur la montagne que je te montrerai ».

Le pauvre père, malgré l'atrocité de l'ordre, se lève et obéit immédiatement. Je vous en ai donné l'explication. Abraham prend un âne. C'est la monture idéale dans les pays chauds et désertiques. Cet animal est capable de marcher ou plus exactement de trotter toute une journée sans grande fatigue.

Le vieux patriarche a pris du bois sec pour pouvoir, après l'holocauste, brûler la victime sacrifiée comme c'est la coutume à l'époque. Pourquoi transporter ainsi du bois et du bois sec ? Tout simplement parce que le bois est rare en pays nomade, pays où les troupeaux dévorent toute verdure pour se nourrir. Cela s'est vérifié au Sahel...

Trois jours durant, la petite caravane va marcher vers le lieu du sacrifice. Il y a là Abraham, Isaac, deux serviteurs, enfin l'âne et le bois du sacrifice.

Pourquoi deux serviteurs ?

Uniquement pour taper avec un bâton sur le dos de l'âne et le faire marcher, car cette bête, tout au moins au

pays chaud, ne connaît que cette sorte de commandement pour avancer.

Abraham fait arrêter la caravane au pied de la montagne. Il ordonne à ses serviteurs de rester là jusqu'à son retour. Il prend en main le feu et le couteau sacré, et, en compagnie de son fils, il commence à gravir la pente. Le bois destiné au bûcher du sacrifice, il l'a chargé sur les épaules de son fils. Cela nous rappelle une autre scène de la Bible.

C'est Jésus, le fils unique de Dieu, comme Isaac fils unique d'Abraham, qui porte sur ses épaules le bois de la croix sur laquelle il sera crucifié, comme Isaac le sera sur le bois qu'il porte lui aussi.

Étonné de cet étrange préparatif, car le fils ignore l'ordre de Dieu reçu par son père, Isaac va poser une question toute naturelle qui va faire saigner le cœur du malheureux père.

Eccoutez le récit de la Bible.

« Isaac s'adressa à son père Abraham :

— « Mon Père ».

— Il répondit : « Oui, mon fils ».

— « Eh bien, reprit-il, voilà le feu et le bois, mais où donc est l'agneau pour l'holocauste ? »

— Abraham répondit : « C'est Dieu qui pourvoira, mon fils ».

C'est tout et c'est terrible pour les deux.

Ils s'en allèrent alors en silence. Personne n'osait parler car Abraham savait et Isaac avait compris que c'était lui la victime. Selon la coutume du pays et de l'époque comme je vous l'ai expliquée plus haut.

Arrivés au sommet de la montagne, Abraham établit le bûcher avec le bois apporté par Isaac. Puis il attachait les mains et les pieds de son fils. Il le pose sur le bûcher et saisissant le couteau sacré, il va frapper son fils comme le lui a ordonné Dieu.

C'est à ce moment précis que le malheureux père s'entend brusquement appeler. Comme toujours il répond immédiatement : « Me voici ». Et voici ce qu'il entend, qui éclaire son intelligence et remplit de joie son cœur :

« N'étend pas la main contre l'enfant. Ne lui fais aucun mal. Je sais maintenant que tu crains Dieu, car tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique ».

Et Abraham aperçoit alors tout près de l'autel un bœuf qui s'était pris les cornes dans un buisson et ne pouvait se dégager. Il comprend alors que cette bête a été envoyée par Dieu au titre de victime de substitution. Rappelez-vous ce que je vous disais de Jésus et des deux colombes.

Abraham va donc immoler en holocauste le bœuf en lieu et place de son fils. Tout joyeux, il va revenir au campement avec le fils unique que Dieu lui laisse et qui assurera la postérité du clan.

A partir de ce jour, c'est non plus l'histoire d'un homme, mais l'histoire d'un peuple qui commence, l'histoire du peuple de Dieu. Le patriarche et ses descendants comprennent aussi la leçon que Dieu avait donnée. Dieu ne voulait pas de sacrifices humains, comme cela se faisait alors d'une manière habituelle. Il lui suffisait de sacrifices d'animaux.

Plus tard, il ne fera qu'une exception, terrible celle-là, car il permettra le sacrifice de son fils sur la croix. Mais après cela il n'y aura jamais plus de sacrifices sanglants, même pas d'animaux.

★

Enfin, le bonheur n'est jamais de longue durée sur cette terre. Et Abraham une fois de plus va en faire la dure expérience.

Sara, sa femme, va mourir. Dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, on lui ferma les yeux. C'est là une très vieille coutume. On faisait cela pour empêcher l'âme de sortir du corps et d'aller rôder dangereusement parmi les vivants. Et voilà l'origine du même geste que nous répétons

aujourd'hui encore et dont l'origine remonte à la plus haute antiquité et qui se retrouve dans toutes les religions.

Ensuite Abraham embrassa sa femme et les serviteurs entreprirent alors la toilette de la morte, selon la coutume du pays et on la revêtit enfin de ses plus beaux habits et on sait ce que cela veut dire chez les nomades.

Arrivèrent ensuite les pleureuses qui sont payées pour manifester à tous la douleur des autres membres de la famille. Et il va de soi que plus on les paye et plus elles pleurent.

Pendant ce temps Abraham a déchiré ses vêtements et mis comme habit : un grossier costume tissé de poils de chèvre. Ensuite, il s'est voilé le visage, il s'est rasé la barbe et les cheveux, et Dieu sait si la barbe est une chose sacrée en Orient. Car elle est le symbole de la force, de l'autorité et de la maturité.

On gardait le plus souvent une main devant la bouche et le nez.

Pourquoi tous ces rites ?

Uniquement pour empêcher l'esprit du défunt de reconnaître les survivants et de pénétrer en eux pour leur nuire, selon la coutume et les croyances en vigueur à l'époque.

Ne sourions pas, car de nos jours nous avons des gestes identiques qui inconsciemment révèlent la même crainte. Ils varient selon les régions mais ils ont tous la même signification : glaces voilées, eau versée sur le seuil, yeux et bouche fermés, à l'aide d'un mouchoir s'il le faut, etc...

Comme le climat en Orient est assez chaud, on ne gardait pas longtemps le cadavre : souvent pas plus de 8 heures. Chez les Grecs et les Romains on brûlait les morts : ce qui fait qu'on ne retrouve pas de vrais cimetières chez eux, mais uniquement des urnes où l'on enferme les cendres du défunt que l'on gardait chez soi ou qu'on pouvait porter au colombarium : sorte de maison à alvéoles où l'on disposait l'urne.

Chez les juifs, comme chez les arabes d'ailleurs, il était interdit de brûler les morts. Coutume en usage encore aujourd'hui et qui est passée chez les chrétiens.

Abraham le nomade n'est pas le propriétaire du terrain, alors il va marchander l'acquisition d'une grotte. Et ce marchandage se fait à l'orientale, c'est-à-dire qu'on se fait beaucoup de politesses mais qu'on ne cède que pas à pas et au dernier moment.

Abraham enveloppe le corps de son épouse dans une peau de mouton. Quand on est pauvre un simple linge suf-

fit. Puis on dépose le corps ainsi enveloppé sur le côté gauche à même le sol. A côté du corps on pose des plats, des assiettes, des vases mais tous brisés ou percés car les ustensiles des vivants ne sont pas ceux des morts.

Enfin on ferme la sépulture par une grosse pierre. Jamais on ne jette la terre sur le corps du défunt comme on le fait de nos jours, en Occident ; jamais on ne met le corps dans un cercueil.

De retour au campement, il fallait procéder à la purification de tout, car un mort du seul fait de sa présence a tout contaminé. Et cela dura huit jours. Est-ce là la signification du geste de jeter de l'eau sur le seuil de la porte après que le cercueil est sorti de la maison, geste qui se fait en certaines contrées actuellement ? Probablement. Comme quoi il faut connaître l'histoire ancienne si on veut comprendre certains gestes d'aujourd'hui.

Et, soit dit en passant, on a actuellement abandonné, ou si on n'a pas abandonné, on critique certains gestes de notre religion parce qu'on en ignore et l'origine et la signification. C'est, à mon avis, plus une question d'ignorance que d'adaptation à la mentalité soi-disant moderne. Moderne par rapport à qui et à quoi ? Dans vingt ans, ce qui nous paraît moderne sera certainement vieux jeu. Comme quoi, hormis Dieu, tout est relatif.

Abraham vieillit et Isaac son fils grandit. Il va falloir le marier selon la coutume, c'est-à-dire que le père doit lui choisir et lui acheter une épouse. Abraham choisit une jeune fille dans un clan nomade apparenté à sa propre tribu. Elle se nommait Rébecca. Il était entendu que seuls les parents réciproques concluaient le marché, les futurs époux n'avaient rien à dire.

Un jour ce fut le tour d'Abraham de rejoindre le tombeau et on le coucha près de sa femme Sara, dans la grotte de Makpélah.

Ainsi se termine l'histoire d'Abraham. Nous continuerons par l'histoire d'Isaac au prochain numéro.

N.B. — Comme vous avez pu vous en rendre compte c'est plus une explication de la Bible qu'un résumé que je vous fais, car il est important de bien comprendre les textes sacrés. Un résumé quiconque peut le faire. J'aimerais toutefois avoir vos réactions personnelles, cela m'aidera pour la suite. Merci.

(à suivre)



# La vie en communion avec Dieu

(N° 1)

A l'immense amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ, Notre Seigneur, comment pouvons-nous répondre ? Voilà comment se pose pour le chrétien la question morale.

Il est de mode aujourd'hui de contester la morale catholique, et même la morale tout court. Et un prêtre se croit disqualifié, rétrograde et blâmable s'il venait à parler dans ses sermons de la morale.

Et bien, précisément, c'est de morale dont je vais vous parler dans toute une série d'articles dont l'essentiel est emprunté à un livre dont je vous ai déjà souvent recommandé la lecture appliquée et fréquente. Il s'agit de « La Loi du Christ » du Père Häring aux Editions Desclée. On peut y ajouter aussi le livre un peu plus difficile : « Le Christ rencontre de deux amours » de Dom Charles Massabki aux éditions de la Source. Je recommande ce dernier à ceux qui ont le goût de la lecture saine et de la réflexion.

Je vais donc vous parler de morale, sans pour cela me croire disqualifié, rétrograde et blâmable.

—oOo—

Au matin de la Pentecôte, Saint Pierre ayant annoncé à la foule qui l'écoutait, la grande nouvelle de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, de nombreux auditeurs, cinq mille nous disent les « actes », lui demandèrent : « Que faut-il faire ? ». Et Saint Pierre leur dit : « Convertissez-vous... détournes-vous du péché et donnez-vous à Jésus-Christ ».

La morale ? Qu'est-ce que c'est ? Sinon ce que vient de dire Saint Pierre « Convertissez-vous. Détournes-vous du péché et donnez-vous à Jésus-Christ ». C'est cela, rien de plus mais rien de moins. C'est renoncer à Satan et à ses chemins, et trouver ou retrouver Jésus-Christ.

Et l'apôtre Pierre, lui qui est si pratique dans ses lettres, dit aller jusque dans les détails afin de mieux conseiller ces chrétiens des premiers temps. Le Texte des Actes des Apôtres, en effet, précise : « Par beaucoup de paroles encore, il les adjurait et les exhortait : « Sauvez-vous, disait-il du milieu de cette génération dévoyée ».

Et certainement il devait parler fort et clair, car Saint Pierre a les pieds sur terre et pas les yeux dans la poche. « Génération dévoyée » disait-il de ses contemporains. S'il revenait aujourd'hui, il dirait la même chose avec la même clarté et la même vigueur, car, m'est avis que nous n'avons rien à envier à la génération d'alors. Hélas ! c'est même pire !

Le cinéma est devenu l'école de la déchéance humaine. Ces jours-ci un sondage disait que plus de 50 pour cent de français demandent à la T.V. de passer des films pornos. La publicité sert à imposer partout la terreur pornographique ou sexuelle. La jupe des prostituées est devenue la mode féminine. Les éditeurs rivalisent pour publier des guides illustrés de perversité. On ose passer sur les ondes des chansons dont je n'oserais pas seulement vous dire le titre. Les journaux actuellement dissertent à longueur de colonnes sur la liberté sexuelle. La drogue se répand rapidement, surtout chez les plus jeunes et ravage nos universités et nos lycées. Le crime devient un dévouement et les suicides se multiplient. Rien n'échappe à la furie de désacralisation. Tous les barrages ont sauté...

C'est grave, très grave. Mais il y a plus grave encore.

Des pourrisseurs, des obsédés, il y en a toujours eu. Leur nombre a seulement augmenté, leur audace aussi.

Le plus grave donc : c'est qu'on les laisse faire, quand on ne les encourage pas. A part quelques voix isolées et je dirai, souvent sans mandat, la société se laisse souffleter, avilir, corrompre et pourrir sans un mot de protestation, sans un cri. Les autorités civiles se taisent et tendent la main parce que cela rapporte beaucoup d'argent. Les autorités spirituelles, à part le pape, se taisent aussi et parfois et c'est le sommet de la perversité, deviennent les complices plus ou moins avoués de ces pourrisseurs.

Nombre de ceux qui ont vocation pour témoigner de l'efficacité surnaturelle de la chasteté revendiquent pour eux la liberté de se marier. Nombre de ceux qui devraient enseigner aux époux la beauté et la grandeur d'un chaste mariage se font les propagandistes des limitations de la vie...

Permettez-moi de ne pas préciser davantage.

Oui ; vraiment la parole de Saint Pierre reste vraie : « Sauvez-vous du milieu de cette génération dévoyée ! ». Oui, moi aussi, je vous le dis et je vous le redirai de nombreuses fois encore et sans peur et quoiqu'il arrive.

Deux grandes divisions dans la longue série d'articles qui vont suivre :

— la vie en communion avec Dieu,

— la vie en communion avec mes frères, les hommes.

—oOo—

Je voudrais vous expliquer maintenant pourquoi le Christ est venu nous apporter une « bonne nouvelle », un évangile, car ce mot veut en effet dire : bonne nouvelle. Et la morale fait partie de cette bonne nouvelle, de cet évangile.

Est-ce à dire que la morale évangélique et donc la morale enseignée par Jésus soit une morale nouvelle, inconnue avant lui ? Non pas. Et en effet l'appel à la conversion par exemple, c'est-à-dire l'appel à fuir le péché pour faire le bien, à se détourner du démon pour se retourner vers Dieu, n'est pas chose nouvelle.

Tout l'Ancien Testament, c'est-à-dire tout le temps durant lequel ont vécu les hommes avant le Christ, tout l'A.T. donc est rempli d'appels à la conversion. Les Prophètes, surtout, n'ont cessé de le crier à tous, même au péril de leur vie.

Autre exemple, le commandement de l'amour du prochain, c'est-à-dire des autres hommes qui nous entourent, n'est pas nouveau, non plus. Les esprits les plus éclairés de l'Ancien Testament y voyaient déjà le résumé de la loi divine.

En un seul mot la morale du Christ n'est pas nouvelle car elle était déjà connue par tout l'Ancien Testament.

—oOo—

Alors quoi ?

Le Christ serait-il venu et aurait-il parlé pour ne rien dire ?

Se serait-il incarné pour ne faire qu'une répétition d'une morale déjà connue de tous ?

Un simple professeur ; un simple docteur de la Loi y suffisent amplement !

—oOo—

Alors pourquoi le Christ est-il venu du ciel sur la terre ?

Il est venu d'abord — mais pas exclusivement bien sûr — pour présenter la morale ancienne d'une manière nouvelle : celle que nous connaissons depuis deux mille ans l'Eglise existe.

Et en quoi cette morale est-elle nouvelle ?

Dans l'Ancien Testament ce qui est premier, c'est la Loi, Loi de Dieu bien entendu. Donc est bien ce qui est conforme à cette Loi et mal ce qui lui est contraire. Dans l'Evangile, ce qui est premier, ce qui est au centre, ce n'est plus la Loi (qui n'est pas abolie, attention), c'est la personne même du Christ, fils de Dieu.

La preuve — et j'aurais l'occasion d'y revenir souvent — c'est lui-même qui l'affirme : « Venez tous avec moi », « je suis le chemin, la vérité, la vie », « celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive »... etc...

Si je reprends l'exemple dont j'ai parlé : le commandement d'aimer son prochain, ce commandement était déjà connu et pratiqué dans l'Ancien Testament. Quelle nouveauté apporte le Christ ?

C'est lui-même qui va nous le dire. Et il commence en effet par nous en avertir : « Je vous apporte un commandement nouveau » dit-il. Et il annonce aussitôt la nouveauté : « Comme moi — moi, le Christ, fils de Dieu — comme moi je vous ai aimé aussi, aimez-vous les uns les autres ».

Ce qu'il y a de nouveau dans cet antique commandement, c'est la manière nouvelle dont nous devons aimer le prochain : l'aimer comme Jésus l'aime ; pas plus, mais pas moins. Je n'entre pas dans les détails cela viendra en son temps.

Et donc aujourd'hui je voulais simplement vous montrer que c'est cette manière nouvelle apportée par le Christ que moi aussi je désire vous transmettre. Ce n'est pas une morale humaine, fut-ce la plus élevée, que je vous donnerai, mais la morale de Jésus, celle qui est dans son Evangile qui sera le thème de nos prochains articles. Et en définitive c'est de la personne même de Jésus que je vous parlerai, car Jésus, je vous l'ai dit, est au centre de toute morale catholique. Sans Lui et hors de Lui, il n'y a aucune morale qui tienne.

—oOo—

Donc le Christ est l'auteur et le garant de toute morale et surtout de la morale catholique. La morale sera donc une religion vécue, une vie religieuse, sinon à quoi servirait-elle ? A rien d'autre qu'à ennuyer les élèves des classes supérieures. On le voit bien avec leur fameuse morale laïque ! Elle est vide, elle est sans fondement sérieux, elle est incapable de conduire les hommes sur la route du bien, elle est même parfois un alibi sur la route du crime, dans l'injustice, la corruption. Je n'insiste pas.

Une morale pour n'être pas un leurre doit donc être religieuse, elle doit épouser la structure même de la religion. Ça veut dire exactement quoi ?

Ça veut dire que pour nous, catholiques, la morale et donc la religion est plus qu'un bescin, plus surtout qu'une fantaisie, elle est une vie en communion avec Dieu, avec le Dieu vivant et vrai (c'est la raison du titre de cette série d'articles). Comme alors nous sommes loin de ceux qui critiquent la morale.

Il n'y a et il ne peut y avoir de religion vraie et donc de morale vraie que lorsque la Parole de Dieu et la réponse de l'homme se rencontrent et elles ne peuvent se rencontrer que dans et par le Christ ressuscité. Ou si vous voulez, la religion, la morale c'est la rencontre de deux amours : celui de

Dieu et celui de l'homme se réalisant dans le Christ, Homme et Dieu.

On dit aujourd'hui : le dialogue de Dieu et de l'homme. Pour ma part, je préfère l'ancienne formule qui est plus chaude et plus aimante : la vie en communion avec Dieu. Cela fait plus familial et plus juste : ne sommes-nous pas les enfants adoptifs de Dieu ? Et puis on peut dialoguer sans être d'accord. Cela est vrai parfois aujourd'hui dans certains milieux catholiques...

Or il ne peut y avoir de vrai dialogue, mieux, de vraie communion avec Dieu que si Dieu et l'homme se prennent au sérieux. Evidemment Dieu, dans sa Gloire et dans son Amour prend toujours l'homme au sérieux. Il lui a parlé par les prophètes et surtout par son Fils Jésus-Christ qui est la Parole de Dieu. Il a tellement pris l'homme au sérieux qu'il a sacrifié son propre Fils, Jésus, sur la croix du Calvaire et, par le miracle extraordinaire de l'Eucharistie, il l'a rendu captif dans le tabernacle et à l'entière disposition de l'homme. Ce n'est pas rien cela.

En retour, la première exigence de Dieu, est que l'homme, de son côté, prenne vraiment au sérieux le Dieu trois fois saint. Sinon comment peut-il y avoir dialogue et surtout communion ?

Et là, je voudrais vous mettre en garde contre une certaine tendance actuelle très dangereuse. On voudrait ramener Dieu à une taille humaine et hausser l'homme à la hauteur de Dieu. Cela est grave. L'homme est l'homme, c'est-à-dire une créature de Dieu et encore, une créature blessée, déformée par le péché. Il ne faudrait tout de même pas l'oublier. C'est étonnant de voir l'homme usurper la place de Dieu. Aller jusqu'à vouloir prendre la place de Dieu. Cela c'est la manière de Satan. Horrible !

Le dialogue n'est plus possible alors. La morale et la religion non plus et cela parce que l'homme veut escamoter Dieu. Comment vivre en communion avec Dieu si Dieu n'est plus rien ?

De même pour Dieu. Ce n'est pas un copain qu'on peut bousculer et à qui on peut faire des farces. Ce n'est pas un égal avec qui on peut marchander, que l'on peut acheter, ou tromper, ou contester. Ce n'est pas non plus un surhomme avec ses qualités certes mais avec tous les défauts de l'homme. Ce n'est même pas un Dieu lointain, mais un Dieu avec nous, Emmanuel, comme il s'appelle volontiers. Oui : Dieu est Dieu.

C'est parce qu'on a bouleversé les ordres, les situations que nous sommes actuellement en crise dans notre Eglise. Que chacun soit à sa place et cela ira certainement mieux.

De tout cela, je pourrai donner des exemples et des exemples récents, mais à quoi bon faire de la propagande à des excités...

La religion, la morale donc demande de respecter la place de chacun des deux interlocuteurs. Si leur distance infinie — oui infinie — celle de créateur à créature — est supprimée : ou parce que l'homme se prend pour Dieu ou parce qu'il oublie la sainteté de Dieu, alors c'en est fait de la religion et de la morale. Il ne peut plus y avoir de dialogue et encore moins de communion.

Je vous l'ai déjà dit, dans ce cas-là, le divin disparaît et apparaît bientôt non pas l'humain, mais le sous-humain, c'est-à-dire encore le niveau inférieur à celui de la bête : l'exploitation de l'homme par l'homme, les camps de concentrations, les goulags, les fours crématoires...

Je me dois d'insister, car cela est très grave. Si on supprime la religion de Dieu, la morale de Dieu, mais par quoi la remplacer et qui l'imposera ? Très vite on descendra à l'infra-humain. Cela peut même aller au non-humain. Et dès lors tout est possible, tout est permis. Voyez ce qui s'est passé sous le régime nazi (et d'autres aussi d'ailleurs encore maintenant comme les pays marxistes). On commence par la pilule contraceptive, on continue par l'avortement légalisé (ce qui déculpabilise certains : c'est légal donc c'est bon), on passe à la stérilisation des malades mentaux, puis l'euthanasie (mise à mort scientifique) pour les prématurés,



les incurables, les grands blessés enfin les personnes âgées, ou improductives. On en arrive nécessairement et inexorablement aux chambres à gaz pour races « inférieures », avec exploitation des corps comme engrais ou reconversion dans les matières alimentaires... même pour humains. Il y a là un engrenage fatal, qu'on ne dise pas le contraire car ce n'est pas vrai. La preuve la réponse que fit un juge de Nuremberg à un médecin nazi, inculpé de crime contre l'humanité : « Le jour où pour la première fois vous avez porté atteinte à une vie humaine innocente, vous en étiez déjà là ».

La morale nazi n'a pas disparu avec la chute du IIIe Reich. Elle est parmi nous. Il ne faut pas se le cacher. Elle est dans les esprits et elle porte déjà ses fruits empoisonnés. Nous assistons même, sous nos yeux — et qui proteste ? — à un phénomène alarmant et gros de conséquences et qui va se dérouler inexorablement et c'est l'imposition par la loi de la morale néo-nazie.

La formulation qui a légalisé l'avortement — et même avant, l'adoption de la pilule contraceptive — pudiquement appelée « interruption volontaire de grossesse (comme si les mots changeant, changeaient la chose) est un pur produit de l'éthique et de la morale raciale hitlérienne.

Et on devient très fort pour changer un mal en bien par toute une phraséologie habile et fumeuse. Et cela même chez le clergé ou les religieux. Je le dis avec tristesse et douleur, croyez-le.

Rappelez-vous la distinction (!!) entre l'être humain qu'on doit respecter qu'ils disent et l'être humanisé qu'on peut supprimer. Mais, malgré toutes les astuces dialectiques, il faut bien en arriver à la conclusion que « l'avortement est bien un meurtre, quel que soit le stade de la grossesse » (Professeur Milliez, qu'il est « un petit assassinat, un petit crime » (J. Rostand), une « sorte d'infanticide » (Professeur Debré) et que, comme l'a fort bien dit Eugène Ionesco, il s'agit du « droit de tuer ».

D'ores et déjà, la vie humaine n'est plus un absolu. On décide de l'« humanité » ou de la « non-humanité » du fœtus, selon le critère de la « désirabilité ». La mère « humanise » l'enfant selon la décision de le désirer ou non. Elle le « fait humain ou non-humain ».

Et, dès lors, nous y voilà. L'effrayant engrenage est en marche ! Le premier verrou a sauté et l'implacable « logique eugénique » va se développer. On a porté atteinte à une vie innocente, et tout le reste suivra : l'euthanasie pour les incurables et les anormaux ; demain pour les vieillards et après-demain — pourquoi pas — pour les races inférieures. Ensuite la stérilisation facultative, puis obligatoire, des tarés et des débilés, et plus tard leur « élimination ». Tout s'enchaîne dès l'instant que la brèche est « légalement » ouverte dans le respect de l'être humain.

Vous ne me croyez pas ? Ecoutez le docteur Peyret définir les handicapés comme « non pleinement humains » ! Ecoutez le professeur Crick, prix Nobel de médecine, déclarer : « De nouvelles définitions légales de la vie et de la mort sont nécessaires... Cela permettrait d'examiner les nouveau-nés qui ne sont pas des êtres humains au vrai sens du terme et d'administrer l'euthanasie (quelle pudeur dans le mot !!!) à ceux qui sont nés avec une difformité, quelle qu'elle soit ». Ecoutez le professeur William Shockley, prix Nobel de physique, demander qu'un ordre social soit fondé sur des « principes biologiques » et réclamer la stérilisation de tous les individus au-dessous d'un certain « quotient intellectuel ».

Nous sommes, ne nous y trompons pas, sur le chemin d'Auschwitz. L'odeur des chambres à gaz n'est pas loin...

Qu'est-ce qui sépare, en fait et en droit, les médecins nazis, expérimentant sur des enfants juifs, dans les laboratoires des camps, des médecins britanniques qui, depuis la législation de l'avortement, ont instauré un fructueux marché du fœtus » entre les cliniques d'avortement et les laboratoires de recherche. On fait déjà des cosmétiques pour les cheveux avec des fœtus...

Quelle différence de nature entre les « chercheurs » nazis opérant à Auschwitz, sur des jumeaux et les « chercheurs » de Grande-Bretagne, de Suède, des Etats-Unis opérant aujourd'hui sur des fœtus humains, maintenus en vie par perfusion ombilicale ?

Mais j'arrête là ce sombre tableau qui donne la nausée et fait trembler pour l'avenir de l'humanité...

La plus grande punition que Dieu puisse laisser à l'homme qui ne veut pas de lui, de sa religion et de sa morale, c'est de le laisser à ses caprices. Cela ne va jamais loin sans catastrophes.

Le mystère terrifiant et béatifiant à la fois du dialogue ou mieux de la communion de Dieu avec l'homme, je le répète ici, n'est possible que dans la personne du Christ, car le Christ est Parole et donc dialogue. C'est lui qui par son évangile nous a adressé la parole ; à nous de lui donner une réponse favorable.

Voilà ce qu'est la religion, la morale dans sa vraie dimension.

(à suivre).

—oOo—

Pour ne pas trop alourdir ce numéro, je continuerai la prochaine fois.

Nous aimerions aussi avoir vos réactions, cela nous aide et nous donne la mesure de l'impact que cela produit. Ce numéro mérite que vous vous y attardiez tant il y a à prendre et à réfléchir.



# CRISES DU CLERGÉ FRANÇAIS AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

de P. VIGNERON

## Résumé

### INTRODUCTION

On explique la crise du clergé et donc de l'Eglise en disant que les prêtres n'ont pas su évoluer, d'avoir été « fermés au monde », indifférents aux problèmes des gens, soucieux uniquement de « pratiques religieuses traditionnelles », de s'être enfermés, et l'Eglise avec, dans un « ghetto ». (Page 17).

L'abbé Gardéy, dans « Pour qui je vis », page 103, dit que « depuis quatre siècles l'Eglise n'a évolué que forcée et malgré elle sous les pressions extérieures ».

L'abbé Barry pour expliquer l'échec de l'Eglise actuelle dit que la cause en est qu'elle a « toujours été du côté de ceux qui oppriment et torturent », « faisant barrage entre le Christ et les pauvres », (dans « Homme avec les hommes », page 181).

Telle est l'opinion générale. Et P. Vigneron écrit : « Sur quels critères s'appuient-on pour affirmer de telles affirmations générales et catégories ? ». Il faut donc voir si c'est exact, en étudiant les faits certes, mais aussi, autant que faire se peut, la « vie intérieure », la « spiritualité ». On a souvent étudié les faits mais rarement la vie intérieure. Or c'est cette dernière qui explique et fonde les faits. Certes « l'histoire de la spiritualité est très difficile » (page 22). Et P. Vigneron ajoute justement « cette connaissance (de la vie intérieure) ne saurait être seulement livresque, mais pratique, réellement vécue » pour être vraie (page 22). Comme disait Paul VI « pour connaître vraiment l'Eglise, il faut être dedans, non au dehors, il faut participer à sa vie... », (24 novembre 1971). Et les documents sur la vie intérieure des prêtres et de l'Eglise existent en grand nombre. Un historien honnête et complet se doit de les avoir parcouru attentivement.

L'auteur de propose d'étudier le moral du clergé depuis 1900 et d'en dire les causes.

## 1. - Une crise surmontée

En début de ce siècle, « le clergé français observait avec angoisse la très puissante vague hostile qui s'était levée contre lui » (page 27). Se rappeler les inventaires fait avec le concours de l'armée, les religieux expulsés, les écoles catholiques fermées, les cris et sifflets interrompant les cérémonies religieuses... On voulait détruire la religion.

Alors le clergé s'interroge : « Pourquoi tant de haine ? Que faut-il faire ? ».

### A — QUAND LE CLERGE PERD PIED

Pour expliquer le recul de la foi, le clergé accuse les ennemis de l'Eglise du siècle précédent. Le clergé oublie qu'il s'est attiré les foudres de ses ennemis en

faisant de la politique et « à contre-courant », car les ennemis sont plutôt républicains et le clergé est en général royaliste. De plus on s'appuie plus sur les riches ou les notables que sur la prière et sur l'Esprit-Saint. « Le curé, aumônier du château plus que curé de paroisse » (dans Boulard). « Problèmes missionnaires de la France rurale (page 175, tome I). La politique anti-républicaine avait envahi toute la presse religieuse. Le clergé a oublié que « mieux vaut servir le Christ que de jouer un rôle politique » (page 30).

Egalement pour surmonter la crise, le clergé se lance dans la critique, dans l'intellectualisme et beaucoup de prêtres vont chercher à « adapter » la doctrine à la mentalité moderne. Le pape met en garde, mais en vain, contre une adaptation qui risque de dénaturer la religion (Loisy, Turmel, Tyrrell pour ne citer que les plus connus). C'est l'apparition du « Modernisme ». L'Eglise a toujours reconnu que la révélation « du dogme est immuable » mais que sa « formulation » peut être « perfectionnée ». Perfectible, oui. Variable, non. Dogme immuable, oui. Variable, non. Ce que nient les modernistes, pour eux tout est variable et subjectif.

Egalement aussi un grand nombre de prêtres recherchent l'efficacité plus que l'approfondissement de la vie intérieure. C'est ce qu'on appelle « l'Américanisme ». On mène le catholicisme comme une « affaire ». On fait des plannings, on va de l'avant, on « s'active » d'où le nom « d'activisme » qu'on donne parfois à cette méthode. Le prêtre activiste sera le prêtre de demain, celui qui fera sortir l'Eglise du ghetto où ses ennemis veulent l'enfermer.

Très tentés par cet activisme voyant et plus efficace, semble-t-il, les prêtres sont portés à abandonner la vie intérieure plus difficile et plus lente pour se lancer dans « l'agitation » (page 38). Le prêtre n'est pas un moine mais un soldat. Prier est bon pour le moine, lutter est bon pour le soldat. Cette façon de voir dure encore, si elle ne s'est pas encore aggravée depuis...

Léon XIII réagit et condamne l'opinion selon laquelle « il faut que l'Eglise s'adapte davantage à une civilisation d'un monde parvenu à l'âge d'homme ». Et qui soutient pour gagner les cœurs « de taire certains points de doctrine » (22 janvier 1899). (Oui déjà...). Le 3 août 1905, Mgr Turinaz, en exposant les erreurs du temps pour les critiquer, dit ceci (déjà) : « Descends (le prêtre) de ces hauteurs d'où tu crois dominer la foule..., marche dans les basses vallées, dans la poussière et la boue de ce monde. Que ta vie soit celle de tous. Moins tu seras prêtre, plus tu seras compris et suivi... derrière la foi simple et docile ! arrière la folie de la croix ! Silence à Jésus crucifié » (oui déjà). Et Mgr Turinaz oppose à ces erreurs la vie du curé d'Ars.

On ne se préoccupait pas de savoir si les enfants comprenaient et encore moins vivaient le catéchisme. Si les enfants le savaient par cœur, c'était suffisant. Jamais d'explication, jamais de vie sacramentelle. Comment s'étonner alors que la foi diminue et qu'il y ait trop de prêtres insignifiants sinon mauvais. Comment s'étonner de la forte chute des vocations sacerdotales et des ordinations. (En 1902 : 1 609 ordinations de prêtres. En 1914 : 704 seulement).

Certes la laïcité y est pour quelque chose mais aussi « la peur de la pauvreté » qui attend le futur prêtre car autrefois il était payé par le gouvernement. « La loi de séparation, c'est le prêtre sans traitement ». « De quoi vivra notre fils ? » se demandent les familles avec angoisse (page 17). La crise moderniste n'est pas à mettre en cause (encore du moins) car elle n'est le fait que d'une élite et n'a pas atteint le peuple ni le clergé moyen (curés de paroisse). Les séminaires ont été atteints mais pas encore infestés par le modernisme.

C'est surtout à l'américanisme-activisme que l'on doit la baisse des ordinations. C'est le manque de prière et de vie intérieure qui vida les séminaires.

Ce qui remplit un séminaire c'est la famille pratiquante et le prêtre fervent. La pauvreté sacerdotale a fait hésiter la famille pratiquante, l'activisme a découragé le prêtre fervent. Certes il y a des exceptions et de taille, comme l'abbé Huvelin qui convertit de Foucauld.

## B — LE RENOUVEAU DE LA SPIRITUALITE

Le renouveau va venir, après cette chute qui s'accroît jusque vers 1914. Non pas des coups de la laïcité, ni des lois de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, ni de la guerre 14-18 mais grâce à trois hommes et à une femme providentiels. Qui sont-ils ?

— Dom Chautard avec une étude sur le catéchisme à base de vie chrétienne et surtout avec son livre « L'âme de tout apostolat, la vie intérieure ». Il paraît en 1913. Il a un succès extraordinaire chez les prêtres et même chez les laïcs. Et pour multiplier l'effet de son livre, il fonde la revue « Prêtre et Apôtre », où il écrit régulièrement. « L'âme de tout apostolat ne se résume pas, il se lit et il se vit. Ce que je vous engage à faire ».

— Dom Marmion vint un peu plus tard, en 1918, avec « Le Christ, vie de l'âme » ; en 1919, avec « Le Christ dans ses mystères », etc. Succès rapide également. Ces livres, il faut les avoir, les lire et les vivre.

### POURQUOI CES SUCCES ?

« Parce qu'il a fait brusquement pénétrer dans une atmosphère triplement polluée par les reniements du modernisme, l'anémie spirituelle consécutive à l'américanisme, et les aigreurs de la réaction anti-moderniste, un grand courant de fraîcheur et de fière certitude » (page 59).

Avec ces deux guides apparaissent deux âmes qui ont une vie intérieure (celle recommandée par Dom Chautard et Dom Marmion) vraiment émouvante et irrésistible. Ce sont sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et Charles de Foucauld.

— Sainte Thérèse avec « L'Histoire d'une âme », dont l'apogée de vente se situe en 1915, aura une influence énorme surtout pour les simples chrétiens, mais aussi sur les prêtres. « Si le peuple a été à ce point enthousiasmé, c'est qu'il a trouvé en Thérèse de Lisieux, une sainte dont la vie était très simple et qui semblait pouvoir servir de modèle à tout chrétien de bonne volonté » (page 64).

— Charles de Foucauld (mort en 1916) a été connu grâce à René Bazin tout de suite après la guerre de 14-18. Lui, aura une grosse influence surtout sur le clergé. Chez Ch. de Foucauld, c'est l'esprit de sacrifice qui domine, jusqu'à l'excès. Il a aussi et c'est la raison de son esprit de sacrifice, un immense amour de l'eucharistie.

Voilà ceux à qui on doit, à partir de 1914, un renouveau de la spiritualité.

## 2. - Les années de ferveur Primauté de la vie intérieure

Le relèvement des ordinations sacerdotales est une des manifestations du renouveau de la ferveur catholique. En 1919 : 184. En 1939 : 1214. Et ce malgré les obstacles :

les pertes des jeunes séminaristes en 14-18 et celle de jeunes prêtres éveilleurs de vocations sacerdotales.

Un deuxième obstacle : la déchristianisation profonde du peuple chrétien. Donc moins de familles chrétiennes à fournir des vocations sacerdotales.

## A — L'HOMME DE LA CROIX

Les prêtres n'ont pas voulu un **sacerdoce facile** : ils ont aimé la **croix**. « Soyons heureux de tout ce qui nous approche de la croix de N.-S. J.-C., lieu de toute sainteté », (page 87), dit un aumônier militaire. « Vivre en portant sa croix », tel est l'idéal d'un séminariste. Oui, ces prêtres d'entre les deux guerres croient « qu'ils ne seront prêtres et apôtres qu'autant qu'ils seront victimes pour les âmes » (page 89).

- La croix, ces prêtres la trouvent dans l'humilité. Ils s'estiment bien mauvais serviteurs, de l'évêque au simple prêtre.
- Une des autres croix des prêtres, c'est l'obéissance simple et filiale envers les supérieurs. L'abbé Desgranges pourra écrire à la fin de sa vie : « Je n'ai jamais rien entrepris sans l'accord de mes supérieurs ». Et cela tant chez les prêtres que chez les séminaristes. Le pape surtout est aimé et respecté.
- A la croix de l'humilité et de l'obéissance, ils joignent un grand souci de chasteté, de fait et de cœur. Les « cas exceptionnels » furent rares. Et pourquoi cette fidélité ?

- pour eux, c'est se rapprocher du Christ,
- parce qu'elle les rend disponibles à l'apostolat et au service des autres,
- parce qu'il pourra s'offrir plus facilement aux heures dangereuses,
- et ressembler ainsi aux plus déshérités : malades, infirmes qui ne peuvent se marier.

### Comment en arriver là ?

- En étant très prudent (fuite des occasions).
  - Fréquentation assidue de la prière et des sacrements.
  - Leur amour de la croix, de la pénitence et souvent séance de discipline et cilice...
- Une autre croix : la **politique affective**. Seul au presbytère, seul pour le repas, pour mourir. Et qui peut amener : la tristesse et au pire le découragement. Mais solitude aimée et portée par amour du Christ et des âmes.
  - Les prêtres aimaient, encore, leur **soutane** qui était leur prédication journalière. « Jamais, elle ne m'a gêné, dit un prêtre, elle m'a souvent préservé » (page 105).

## B — L'HOMME DE LA PRIERE ET DES SACREMENTS

- Vie de prières** des prêtres de l'entre deux guerres. Généralement tôt levés pour pouvoir prier dans la solitude de leur église. « Il faut qu'un prêtre aime la solitude... il faut qu'il reste seul de longues heures à parler avec son Dieu », écrit un prêtre très actif. « Je ne suis jamais seul dans ma solitude, c'est là que je vous (le Christ) cherche et vous trouve », écrit un autre.

Les prêtres ne manquent pas leur **oraison quotidienne**, ni de parsemer leur vie de courtes prières, chemin de croix souvent, car si fructueux et fortifiant. Et le **bréviaire** avec quelle ferveur et assiduité n'est-il pas prié ! Et la retraite ou recollection comme elle est fréquentée et aimée, évêque en tête. Egalement grand amour de la Sainte Vierge, **chapelet** tous les jours et parfois rosaire en entier.

Quel sens le prêtre donne-t-il à la prière ?

Acte d'adoration envers Dieu et conversation affectueuse avec Lui. Acte de demande aussi, et le prêtre a tant à demander pour lui et pour les autres. « On fera du travail extérieur à proportion de sa

vie intérieure », note un aumônier jociste (abbé Godin). Tel autre écrit : « Etre saint, c'est aimer la prière qui est l'âme de tout apostolat ».

- b) « Homme de la prière, ces prêtres furent aussi, avec un respect extrême **homme des sacrements** », (page 124). Ils ne se permettent ni fantaisie, ni laisser aller, non par orgueil, ritualisme mais respect pour les sacrements du Christ, surtout à l'égard de l'Eucharistie.

### C — L'APOTRE

- a) Ce clergé qui priait tant fut un des plus apôtres. C'est à lui que nous devons l'**Action Catholique**, la vraie, grâce à Pie XI et à Cardijn. Et ce ne sera pas facile d'imposer cela à tous, tant le laïcisme a envahi la vie. Pour les laïques : vie chrétienne et vie quotidienne sont cloisonnés. Le laïc répugne à être apôtre, c'est l'affaire du curé. Le curé, lui, est réticent car il a peur d'un empiètement sur son terrain. Mais ces deux obstacles furent assez vite surmontés. Une fièvre de conquête traverse l'Eglise de France.

Il s'agit de faire entrer la religion dans la vie, et c'est surtout affaire des laïcs. « L'apostolat des laïcs n'est pas d'abord une action temporelle, mais essentiellement une action évangélicatrice dans la vie » (page 130). En union avec la hiérarchie et le sacerdoce dont elle prépare et prolonge l'action propre, en s'adaptant autant que possible aux milieux sociaux, à l'âge et au sexe ». Action complémentaire de celle du prêtre, action irremplaçable mais elle aussi, comme la vie sacerdotale, imprégnée de vie intérieure. L'abbé Cardijn est formel là-dessus (prière, méditation, direction spirituelle, recollections...).

« La doctrine de l'A.C. obligeait les prêtres à se concentrer sur le spirituel pour que les laïcs chrétiens soient davantage apôtres » (page 132).

- b) La **prédication** est considérée à cette époque comme « un débordement de la spiritualité ». Les prêtres y croyaient. Que contenaient les sermons de cette époque ?

Des exhortations à la prière et à la réception des sacrements tout en restant directement accrochés aux réalités de la vie quotidienne : mettre sa vie en accord avec l'Evangile (page 134). Certes on enseignait plus la morale que le dogme. Cette morale n'a rien de facile, elle n'est pas au goût du jour.

- c) Ces prêtres étaient d'infatigables « **directeurs spirituels** » : confessions, visites des malades... C'est le contact direct, personnel. « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent ». D'un prêtre, on disait : « On est sûr de le trouver, d'être bien accueilli », sa porte est toujours ouverte. Et cela est la généralité.

Cette direction spirituelle débouchait souvent sur le sacrement de **pénitence**. Les prêtres sont fidèles au confessionnal du samedi, ils détestent les confessions expédiées.

Dans les écoles libres on cultivait beaucoup la direction spirituelle afin de susciter des militants et des vocations sacerdotales.

- d) Les prêtres furent aussi de grands **animateurs de paroisse**. Toujours à l'affût de choses nouvelles et meilleures pour faire monter les âmes vers Dieu, mais sans se séparer de la Tradition. Les paroisses devenaient vivantes et rayonnaient d'œuvres diverses : scoutisme, camps, patronages... aussi bien en ville qu'à la campagne.

## 3. - Les années de ferveur dans le monde jusqu'au sang versé

Rarement un clergé si **intérior** n'a été tourné vers le monde et l'action en un équilibre remarquable. Par deux fois, ils participeront à la guerre avec courage et générosité jusqu'au sang versé ou offert.

- a) **Par l'intelligence et la charité**. On avait donné au Grand Séminaire une culture humaniste et chrétienne. Et le séminariste devenu prêtre aimait à se cultiver au fil des ans. Mgr Christiani s'indigne de la légèreté avec laquelle des historiens ont parlé de la médiocrité de la formation intellectuelle donnée aux futurs prêtres. (Dans « Soixante ans de sacerdoce », pages 68-70).

La preuve : le grand nombre des diplômés obtenus par les prêtres, même le plus haut comme le doctorat, l'agrégation... et à cette époque, il était très difficile de les obtenir. Ce niveau intellectuel se trouvait aussi même chez le curé de campagne, pas tous bien sûr, mais chez beaucoup.

Quant à la charité, alors là, les exemples sont plus abondants. Je ne m'étendrai pas sur ce point.

- b) **L'épreuve de 1418**. Les prêtres n'ont pas reculé devant le sacrifice suprême. Ils ont continué à servir les hommes, leurs frères et à les attirer au Christ. Si les prêtres combattants furent souvent gênés dans leur vie intérieure, ce ne fut jamais le cas des prêtres aumôniers ou brancardiers.

- c) **1939-1945**. La spiritualité au grand jour. Plus encore que celle de 14-18, la guerre de 39-45 a révélé la puissance de vie intérieure du clergé français. Vont-ils se taire, se cacher, composer avec la morale ennemie, rester neutre devant l'occupation ?

L'heure de vérité a sonné. Quels que soient les risques, les prêtres vont prêcher l'évangile et en rappeler les exigences : des évêques aux prêtres. Ils luttent contre la morale national-socialiste. De nombreux prêtres le payèrent par les camps nazis. On reproche parfois aux évêques de n'avoir pas parié plus fort et plus souvent. C'est oublier l'occupation et les risques de représailles sur des innocents.

Disons que beaucoup, même évêques ont parié net : disons que beaucoup ont été envoyés en camp de concentration. Le clergé n'a pas seulement parié, il a agi : en mettant en sécurité : juifs, combattants, résistants, évadés. Des prêtres partent « en travailleurs volontaires » pour aider spirituellement les ouvriers déportés en Allemagne.

En ces heures de souffrances, les prêtres demeurent fidèles plus que jamais à la prière et au sacrifice. Ainsi ce prêtre qui écrit : « Notre vie est toute de prière, de méditation, d'éloignement du monde... Je remercie la Providence de mon séjour ici (en prison) ». Certains se disent même heureux dans les camps de concentration et d'extermination. Avant tout ces prêtres demeurent des apôtres et que préchent-ils ? La morale traditionnelle, le catéchisme, le salut par la croix. Au péril de leur vie, ils vont apporter les sacrements aux autres prisonniers et même parfois aux gardiens ennemis.

- d) **Ceux de la politique et ceux de l'échafaud**. Face à l'occupation : deux attitudes. Attendre les troupes alliées (tendance vichyste) ou attaquer de suite dans la résistance (tendance gaulliste). Certains prêtres (rares) des deux camps font passer la politique avant leur sacerdoce. Mais les autres resteront avant tout prêtres. Avouons tout de même que la situation ne facilitait pas les solutions claires. Ces cas rares vont être prétexte évidemment pour les uns et les autres d'éclabousser l'Eglise en général. A tort.

Face à l'échafaud ou au poteau d'exécution, combien de prisonniers ont été réconfortés et convertis par des prêtres dévoués. Les aumôniers de prison furent admirables.

## 4. - La nouvelle crise

### La remise en cause des méthodes apostoliques

L'entre-deux guerres a été pour le clergé français une période de ferveur très grande, une de ses glorieuses périodes de son histoire, tant par l'intensité de sa vie intérieure que par la diversité et le courage de ses engagements dans le monde (page 235).

Comment se fait-il, qu'après la guerre 39-45, une nouvelle crise survienne ? En effet très vite après la guerre 39-45 survient le doute, l'inquiétude, l'insatisfaction, l'affrontement. Au lieu du soleil, la tempête. Ce trouble a commencé vers la fin de la deuxième Guerre Mondiale avant Vatican II, qui est davantage conséquence que cause.

#### A — LES NOUVEAUX PRINCIPES DES APOTRES DE L'APRES-GUERRE

A la fin de la guerre 39-45, une tendance à la désobéissance, à l'émancipation se fait jour alors que jusque-là l'obéissance était de règle. Cette attitude était née dans le domaine civil (à cause des deux pouvoirs rivaux : gaulliste et pétainiste). Elle va envahir le domaine religieux.

« En France et ailleurs, écrit Mgr Feltin, toute une génération a grandi dans une atmosphère de contestation du pouvoir établi, dans une ambiance de résistance à l'autorité constituée ». (Lettre pastorale du 1er février 1958). Guidée par des aumôniers très engagés dans la résistance, Mgr Guerry écrit dans ses carnets intimes (« Mgr Guerry », par Mgr Garrone, pages 109-113) : « Un esprit d'insubordination souffle dans les milieux du clergé et des laïcs. Des religieux le répandent à travers le diocèse profitant d'imprudences de quelques-uns, on humilie les évêques et donc on ébranle leur autorité précisément au moment où ils en auraient le plus besoin » (page 238).

Pendant les cinq ans de guerre les prêtres soldats ou prisonniers n'ont plus exercé le ministère traditionnel d'avant-guerre, ne serait-ce que d'avoir vécu cinq ans sans soutane (et oui...). Rentré dans leur paroisse il va falloir revêtir à nouveau la soutane, redevenir l'homme de la croix et des sacrements. Cela c'était fait, non sans douleur certes, après 1918 ; mais après 1945 : qui va l'imposer à nouveau ? Beaucoup feront ce sacrifice. Mais certains ne veulent pas « être prêtres comme avant ». Alors ils vont empiéter sur l'action des laïcs : ils veulent même **ressembler aux laïcs**.

Les précurseurs sont H. Godin et Y. Daniel et leur livre : « La France pays de Mission ». Dans ce courant quatre lignes de force se dégagent qui toutes remettent en cause les anciennes méthodes apostoliques.

a) Ils constatent une profonde déchristianisation. L'abbé Boulard en donne la première raison : **l'attachement servile à l'argent** et aussi une plus grande abondance d'argent liquide. Ce qui amène laisser-aller, mollesse, corruption, d'où aussi rage au travail pour gagner plus d'argent, et par contre-coup : frénésie de plaisirs aux week-ends.

Le marché noir a aussi corrodé les consciences.

Ne pas mésestimer aussi l'action des fonctionnaires anti-religieux et de la presse hostile à la religion.

Hélas, bien des prêtres refusent ces explications de la déchristianisation. Pour eux : une cause : **la maladresse et les erreurs** des prêtres et des chrétiens d'avant guerre. En conséquence de nombreux penseurs chrétiens se mettent à vomir le passé de l'Eglise. Il y a quelques protestations mais trop timides.

b) A cette première explication : **indignité** des chrétiens, une deuxième s'y ajoute : les chrétiens sont un **obstacle** à la conversion des masses, un mur qu'il faut abattre (et oui... idée aujourd'hui fort répandue).

« Sortir du ghetto et repartir à zéro » (page 245). C'est la thèse de « France, pays de mission ». Il faut démolir la paroisse qui est un obstacle.

Aussi des prêtres éprouvent un dégoût des structures paroissiales et un profond mépris des pratiquants. L'idéal, c'est avec quelques militants de sauter le mur de la paroisse et des pratiquants et de foncer dans le monde, « dans la vie ». Donc repartir à zéro, comme les premiers apôtres, d'où la nostalgie de la primitive Eglise. L'abbé Boulard essaye de réagir, en vain. Résultat : on choque volontairement les pratiquants, on critique la hiérarchie, on veut « casser la baraque » (l'Eglise) comme écrit un prêtre.

c) Troisième explication. Il ne faut plus pêcher à la ligne mais « **convertir le milieu** ». L'individu intéresse beaucoup moins que son milieu de vie (toujours « France, pays de mission »). Pour cela envoyer en pleine pâte, un noyau de militants qui transformera le tout. Alors l'Action Catholique ? oui, mais par celle d'avant-guerre. Le prêtre n'est plus l'animateur des laïcs ; il va **prendre la place du laïc**. C'est l'idée du prêtre-ouvrier qui s'annonce déjà.

d) Quatrième explication. Il faut être efficace donc « **essayer de séduire la masse** » par des « chrétiens de choc » (page 243). C'est l'activisme d'avant 1914 qui revient en honneur. « La mode est aux recettes », écrit Boulard, à la fin de 1945. « On veut en un an avoir prêché toute la religion, et en cinq, avoir converti sa paroisse ». Ce qui compte, c'est d'être efficace. On n'admet plus l'échec. Tout et tout de suite.

#### B — COMMENT ON ROMPT AVEC DES METHODES APOSTOLIQUES EPROUVEES

a) **La paroisse**. Les prêtres, de bons prêtres zélés certes, il faut le reconnaître, ont d'abord fait un effort pour vivifier les cérémonies traditionnelles, ils font des visites à domicile, des conférences d'information. « Connaître les gens, se faire connaître d'eux ». On fait des veillées para-liturgiques. La paroisse est encore au centre de l'apostolat. Et, à la vérité, cet effort est souvent payant, pas assez au gré des prêtres évidemment.

Alors on va écouter les sirènes de l'efficacité. On veut de bons résultats, nombreux et quantitatifs. Ces bons prêtres sont **impatiens**, ils refusent d'être le grain qui meurt en terre, veulent être la moisson blanche. Alors on va essayer d'autres méthodes. On va **culpabiliser l'Eglise**, par leur faute évidemment. Mais l'Eglise d'autrefois, liée aux riches, adversaires de la liberté, du progrès, de l'homme. Le grand responsable de la déchristianisation, c'est le peuple chrétien. Alors on va négliger les pratiquants, puis les forcer à partir car ils sont « le mur à abattre ». On fait alors un brusque retournement on va aller franchement vers les non-pratiquants. Leur prêcher l'Evangile ? non, car ils n'en veulent pas. Alors ? mais faire de « **l'action sociale** ». Plus de culte mais des gestes d'hommes. Une simple présence **amicale et utile**. Une autre religion s'annonce...

Mais les chrétiens traditionnels, que font-ils ? Mais on les a habitués à obéir et respecter le prêtre. Alors avec tristesse, **ils suivent** comme ils peuvent. Puis peu à peu, certains s'en vont, d'autres résistent, et d'autres continuent encore à suivre...

Et le résultat de ces nouvelles méthodes ?

Le peuple non-croyant est-il venu ? **Non**.

Alors que vont faire les prêtres ? revenir en arrière, aux méthodes d'avant la guerre ? **Non**.

Mais aller plus loin encore... On va vouloir « **changer le visage de l'église** ». Noter qu'encore Vatican II n'a pas eu lieu...

b) **L'Action Catholique**. Les évêques vont essayer de défaire l'A.C. d'avant-guerre, même Cardijn essaye de le faire. Les papes aussi tentent de réagir. En vain.

L'A.C. va aussi subir les assauts des novateurs. Paul VI réagira souvent et fortement, lui aussi sans être entendu. Dans la nouvelle Action Catholique, on a peur de parler du Christ, de l'Eglise, des lois de Dieu. On veut être neutre pour être efficace, social pour attirer... on finira par s'engager dans le syndicalisme, puis dans la politique.

### C — DES ACTIONS SYSTEMATIQUEMENT DENATUREES

En appliquant de nouveaux principes « d'apostolat », on n'a pas seulement ébranlé la paroisse, dénaturé l'Action Catholique, mais on a dynamité l'autorité du pape et des évêques. En effet, à chaque initiative de la base, le pape et les évêques ont été **débordés systématiquement**, on a donc faussé toutes les initiatives, même les meilleures.

a) **Les prêtres ouvriers.** Ainsi l'expérience des aumôniers des travailleurs S.T.O. a fait penser d'essayer d'envoyer des **prêtres au travail** après la guerre. C'était une excellente chose pour semer en pleine pâte, à condition de vivre une vie intérieure intense et d'accepter toutes les croix du travail en usine. Il y a eu de tels prêtres-ouvriers. Comme le Père Loew. Pour réaliser cet idéal, il fallait fermer les oreilles aux nouvelles méthodes en vogue, sinon on va à un échec. On ne peut amener des hommes à l'Eglise, si on ne cesse de vitupérer son passé.

Aux prêtres-ouvriers on a dit : « Pas de conversions, mais transformation du milieu », donc s'y enfoncer le plus possible jusqu'à en épouser les querelles et les passions. Cela va concurrencer les militants politiques qui vont essayer alors de séduire et de récupérer ces prêtres-ouvriers.

De plus pour être efficace, les prêtres-ouvriers vont abandonner le travail en profondeur pour avoir des résultats tangibles et immédiats, donc uniquement action syndicale ou sociale. Enfin on avait envoyé ces prêtres sans formation, sans préparation souvent, et aussi ceux qui ne voulaient pas de ministère en paroisse, et y voyant l'occasion de quitter la soutane.

On a cageolé ces prêtres-ouvriers, ils étaient l'avenir, on leur a tourné la tête. On les a même encouragés à se structurer pour résister à l'autorité des évêques quand on commença à les inquiéter parce qu'ils s'engluèrent dans la politique, qui les mettaient en valeur devant leurs camarades de travail.

L'épiscopat, à la demande de Pie XII, met fin à cette expérience qui aurait pu être excellente, et qui avait dégénéré en syndicalisme et politique, pour repartir sur de nouvelles bases.

L'expérience ne pourra repartir qu'à cinq conditions : choisis par l'évêque, formés à cet apostolat, travail à temps limité, pas d'engagement syndical ni politique, rattachés à une paroisse. Ça repart donc, mais très vite encore ça va dévier. Le pape Jean XXIII arrête de nouveau l'expérience, il demande qu'on revienne à l'Action Catholique traditionnelle. Ce sont les ouvriers chrétiens qui doivent ramener les ouvriers à l'Eglise, le prêtre ne jouant que le rôle d'animateur. Jean XXIII a agi en connaissance de cause.

Il y aura une troisième tentative en 1965. Essai de trois ans et mission essentiellement sacerdotale. Cette troisième expérience est elle aussi menacée de débordement et pour les mêmes raisons que précédemment. De plus le sacerdoce des prêtres-ouvriers est mis en cause. Ainsi 300 d'entre eux écrivent qu'ils veulent travailler « normalement », « sans autorisation extérieure » (celle des évêques) et cela sera « une rupture avec l'ancien statut »... et « un premier pas vers de nouvelles formes de sacerdoce »... et « prendre selon les cas des options ou des engagements politiques »... Les évêques cèdent sur un point : « Le droit syndical ». Mais ce que ces prêtres veulent, c'est changer le sacerdoce, le dogme et la nature de l'Eglise.

b) **Le costume ecclésiastique.** Là aussi les évêques vont vite être débordés. Question simple et secondaire, dira-t-on ! Pas comme vous le croyez. La preuve.

L'Eglise de tous temps a voulu un caractère distinctif pour tout prêtre. Tonsure par exemple avant l'usage tardif de la soutane. Les évêques pensent à permettre aux prêtres d'abandonner la soutane pourvus qu'ils soient facilement reconnaissables par le peuple afin « d'être témoins du Christ ».

Donc, en 1962, on autorise le clergeman outre la soutane. « La soutane demeure obligatoire à l'Eglise... » « le costume civil est absolument interdit », sauf autorisation personnelle et écrite. Donc soutane obligatoire, clergeman autorisé. Quelle occasion pour ceux qui veulent « sauter le mur » et se fondre dans la foule anonyme ! Alors, comme d'habitude, on va déborder l'autorité. D'abord clergeman sans col, puis pull-over col roulé, puis chemise, puis cravate. Puis abandon du gris, puis de toutes les couleurs. La croix au revers du veston reste un temps, puis disparaît. Puis costume civil. Et cela malgré plusieurs rappels, personne n'obéit. Le débordement a commencé trois mois après l'ordonnance d'autorisation du clergeman.

Mgr Guerry écrit : « Ce sont des valeurs fondamentales qui sont en jeu et non pas... des querelles mesquines autour d'un usage vestimentaire ». (Documentation Catholique, 1963, pages 213-216). « C'est une question de loyauté... Ce n'est pas en « s'habillant comme le monde »... qu'on aura prise sur lui... on ne sauve le monde que par la croix ».

Rappels nombreux et variés, mais toujours en vain.

Le pape Paul VI lui-même, le 17 septembre 1969 regrette l'abandon de la soutane. Le 1er mars 1973, nouvel appel de Paul VI et traite « d'hypocrisie » ceux qui s'assimilent au profane de telle façon qu'on ne peut les reconnaître.

c) **Et la liturgie ?** Il y a un vrai (et sain) désir de changement. Mais très vite certains disent « qu'il faut repenser hardiment jusqu'au canon de la messe et substituer aux signes désuets... des symboles adaptés à un monde technicien... ».

Alors de bons prêtres sont impressionnés et s'interrogent. On a changé le costume du prêtre, pourquoi pas la messe. Très vite on pense à la messe-repas-conversation. Et très vite aussi le peuple chrétien assiste à toutes sortes d'improvisations fantaisistes (souvent bien intentionnées, c'est vrai). (Dans « Le sens de la vie sacerdotale », de Bouyer, pages 127-129).

La messe traditionnelle n'est souvent plus reconnaissable. Le français aide à faire passer les changements. En 1962 arrive Vatican II qui recommande une révision liturgique qui éliminera les surcharges ajoutées par les siècles et de simplifier les rites. Il demande, sans abandonner le latin, d'introduire le vernaculaire, une participation plus grandes des fidèles. Vatican II essaye de régler le désordre qui s'est établi depuis quelques années.

C'est très important car toute modification imprudente risque d'ouvrir la voie aux hérésies (page 292). Cela suppose aussi une grande obéissance de la part du clergé. Ici aussi même débordement.

Le Concile arrive **trop tard** car le débordement a eu lieu et au lieu d'assister à un succès, on a assisté à un échec, alors les prêtres en pointe veulent aller plus loin. Trop tard donc, mais aussi **trop longue durée** du Concile car les évêques ont perdu le contact avec leurs prêtres : « Une Eglise sans évêques (Mgr Garrone dans « L'Eglise », pages 159-160). Déjà que certains ne tenaient pas compte de leur évêque avant le Concile, ils ont profité de cette vacance d'autorité pendant le Concile pour aller plus loin, de l'avant. Le pape a essayé de réagir mais en vain.

Le 25 janvier 1964, Paul VI écrit : « La réglementation de la liturgie est du seul ressort de l'Eglise, c'est-à-dire de ce siège apostolique... ». « En conséquence, il n'est permis à personne d'autre, fut-

il prêtre, d'ajouter, de retrancher ou changer quoi que ce soit en matière de liturgie ».

Il réagira ainsi de temps en temps, toujours en vain. Paul VI réprimande même les évêques : « Dans le domaine de la liturgie, il arrive parfois que, de leur propre chef, les conférences épiscopales elles-mêmes vont plus loin qu'il ne faut ». (Paul VI, 14 octobre 1968). Certains évêques réagissent avec Paul VI, mais également inutilement, en particulier Mgr Boillon, évêque de Verdun. (Documentation Catholique, 1967, pages 245-248).

L. Bouyer écrit en 1969 : « Il n'y a pratiquement plus de liturgie digne de ce nom, à l'heure actuelle dans l'Eglise Catholique » (dans « La décomposition du christianisme », pages 144-145). Cela vient des idées qui circulent dans le clergé. Certains prêtres de pointe expérimentent à tour de bras. Les autres suivent bon gré, mal gré. Et cela vient aussi de l'irruption dans le chœur de quelques « chrétiens de choc » qui expérimentent également leur idées. On se tranquillise en disant : « Ce n'est pas légal aujourd'hui, ce le sera demain ». C'est mettre les évêques devant le « fait accompli » (Mgr Garrone « Que faut-il croire ? », pages 89-90).

On se réjouit de ce que l'homélie a remplacé le sermon ; la Bible, le tabernacle ; l'autel face au peuple a sonné le glas du tabernacle (Olivier « Les deux visages du prêtre », pages 67 et 93).

## D — L'APOSTOLAT PARALYSE PAR LES SLOGANS

Un nouveau pouvoir parallèle cotoie l'autorité officielle. Une petite poignée de prêtres, bien organisés, manœuvre l'opinion religieuse, souvent prêtres intellectuels ou coupés du ministère paroissial. Ils matraquent l'opinion. (Exemple en 1970 : 500 ouvrages parus sur la religion). Ils sont soutenus par une propagande publicitaire énorme. On fait silence sur les bons livres ou ceux qui réagissent à contre-courant.

Ces livres qui véhiculent les nouvelles idées sont aussi discutés dans les réunions de prêtres et de religieuses. Et peu à peu ces idées sont lancées dans le peuple chrétien aidées par les « chrétiens de choc ». (« Franc-parler de notre temps », de Manaranche, page 19).

Ces idées en se « popularisant » deviennent des « slogans » inlassablement répétés au mépris de tout sens critique (page 300). Car les idées sont souvent écrites dans une phraséologie difficile à saisir. L'abbé Bouyer écrit : « Depuis que le Pape a déposé la tiare au Concile, innombrables sont ceux qui paroissent croire qu'elle leur est tombée sur la tête » (« La décomposition du Christianisme », pages 45-46).

En 1969, de Lubac dans « L'Eglise dans la crise actuelle », page 39, constate que « se répand une littérature de bas étage plein de slogans publicitaires... ». J. Fallot parle même de « terreur intellectuelle » des « maffias ecclésiastiques », « nœuds de vipères et paniers de crabes » (dans le « Temps de l'angoisse et de la recherche », pages 151 et suivantes). Le Cardinal Garrone parle de « dictature de groupes de pression » (dans « L'Eglise », pages 155 et 173).

Toujours les novateurs se réfèrent à Vatican II. Ce qui discrédite ce Concile. Ou à Jean XXIII, même si cela n'est pas vrai et d'accuser ceux qui ne suivent pas « d'adversaires du Concile » et du Pape (dans Hildebrand « Le cheval de Troie dans la cité de Dieu », page 7). Ou encore ils s'appuient sur « la loi du nombre » (Paul VI, 3 décembre 1969).

La grande presse laïque soutient cette littérature religieuse et lui donne une résonance populaire. (« Paris Match » par exemple). Elle joue le rôle « d'ampli ». Mais si cela influence moins les prêtres que la presse religieuse, cela influence le peuple de Dieu et vulgarise, popularise les idées de la presse spécialisée, réservée aux prêtres et aux chrétiens de choc.

Quelles sont les idées-choc, les slogans en vigueur ?

— C'est l'Eglise d'hier qui est responsable de la déchristianisation actuelle. C'est ce qu'on appelle « les

erreurs du passé », et cela va jusqu'à « la haine » de la Tradition Catholique. Le pape Paul VI essaye de réagir. En vain (6 décembre 1963 et 5 novembre 1969). « Beaucoup ne peuvent absolument pas supporter l'hier de l'Eglise » constate-t-il le 7 octobre 1970.

Par le fait est bon tout ce qui « vient du dehors » de l'Eglise.

— Autre slogan. Ce sont les pratiquants qui font obstacle à l'apostolat des masses. On les accuse « d'infantilisme et de pharisaïsme ». On parle de « chrétiens adultes » et ce sont évidemment « ceux qui rejettent le passé » (Mgr Garrone « Que faut-il croire ? », page 93).

De là à accuser les sacrements qui ne sont pas adaptés au monde moderne parce qu'ils « infantilisent » et « sécurisent » les chrétiens pratiquants, il n'y a qu'un pas vite franchi (Brion « La religion vécue des français », pages 7 et 8) et (Rétif « J'ai vu naître l'Eglise de demain », page 78).

« Nous fustigeons depuis des années le chrétien qui fréquente nos églises et qui a la patience de nous supporter en lui opposant pour l'humilier le chrétien « implicite » qui aurait toutes les vertus » (Francou « La foi d'un prêtre », pages 176-177).

— Nouvel slogan. « Sortir du ghetto chrétien » et s'immerger dans le monde pour le convertir. On dit « ouverture au monde », mais cela signifie davantage « se diluer » en lui ; donc « ne pas se distinguer des autres ». Le prêtre se met en laïc, prend un métier, et se marie.

Là aussi Paul VI réagit le 17 février 1969 : se méfier de la tendance qui veut « faire du prêtre un homme comme tous les autres par son vêtement, en prenant une profession profane... en abdiquant le célibat sacré... ».

La foi aussi doit être adaptée au monde. « en essayant de la dépouiller des dogmes... » (Paul VI dans « Documentation Catholique », 1968, page 683). Il faut aussi abattre les structures traditionnelles pour avoir une religion « charismatique » donc informelle. En 1971, l'abbé Rétif dit qu'il faut que « l'Eglise se convertisse au monde ». On ne convertit pas le monde, on se convertit à lui. (« J'ai vu naître l'Eglise de demain », à la page 363).

— Autre slogan. L'efficacité. Et comme cela n'est pas très efficace : alors on se pose la question : « A quoi je sers ? ». Et souvent la tentation est de répondre « à rien ». « Le prêtre a le sentiment vertigineux qu'il n'a rien à dire, rien à apporter... En tant que prêtre, il s'éprouve stérile. Donner Dieu aux hommes : impensable », écrit l'abbé Bellet dans « La peur ou la foi », page 84 et suivantes. Alors on va se jeter sur le « pluralisme », « l'œcuménisme », vœux par Dieu. On ne doit plus convertir mais accepter toutes les religions. Donc plus d'homélie, plus de catéchisme car cela c'est choisir et faire choisir. On ne le doit plus aujourd'hui.

N'est-ce pas qu'on a peur du sacrifice, de l'échec et... de la croix !... Paul VI répond : « La sainteté... rend le message de l'Eglise crédible » (4 novembre 1972).

— Autre slogan destructeur. A quoi sert le prêtre ? Quelle est son identité ? C'est le slogan le plus corrosif. « Si on se demande ce qu'est le prêtre, on n'est plus dans le domaine de la foi. L'Eglise a déjà défini ce qu'est le prêtre... » (Mgr Garrone dans « Documentation Catholique », 1968, page 1440).

Paul VI réagit aussi : « Ne mettez pas en doute votre foi, votre choix, votre don irrévocable... Soyez heureux d'être ses humbles ministres » dit-il aux prêtres le 26 février 1968. Et le Cardinal Wojtyła de Cracovie : « A un moment où tant de prêtres dans le monde entier s'interrogent sur leur identité, le Père Maximilien Kolbe se dresse au milieu de nous pour répondre, non pas avec des discours théologiques, mais avec sa vie et sa mort » (Documentation Catholique, 1971, page 954).

## 5. - La nouvelle crise : la remise en cause de la spiritualité

On a remis en cause les méthodes, mais le fondement de tout vie chrétienne : la spiritualité est-elle aussi remise en cause ?

La prière ? On répond : remède inefficace et même nocif (dans « Prêtres, pourquoi ? », pages 8, 16 et 17). Il y a donc une baisse de la prière et de l'ascèse. C'est la norme de toute société où l'argent et le plaisir sont de règle. On oublie vite que le christianisme est la religion de la croix. Un christianisme confortable est un non-sens. S'installer dans le confort est mortel pour lui.

Le clergé ne résiste pas lui-même à cette ambiance. Pourquoi s'est-il laissé contaminer, lui qui venait de vivre dans un climat de ferveur ?

Des fissures se sont produites, certes, mais au lieu de les colmater on les a élargies.

### A — QUINZE ANNEES D'INCERTITUDES

Dès 1945, les jeunes se veulent dissemblables de la génération précédente, qu'ils accusent de « sentimentale et traditionnelle », sans profondeur et sans vie réelle. Les jeunes regardent les anciens avec mépris et préjugés, car réduire « à la pratique et au sentiment », la spiritualité de la génération précédente est bien audacieux (page 331).

Faire mieux que les autres est bon, mais gare à l'orgueil et au mépris des autres. On oublie le péché originel et ses suites. Alors on abandonne la direction spirituelle et la confession fréquente (Dans « Recherches sur la sainteté » dans « Vie spirituelle », n. 117, par Perrin, pages 27-44).

On inverse la formule de Dom Chautard : « L'âme de tout apostolat, c'est la prière ». Les séminaristes en 1945 écrivent en effet « L'âme de toute vie intérieure, c'est l'apostolat ». Ils ne refusent pas la vie intérieure mais font de l'action l'âme de cette vie intérieure.

C'est l'action, « l'américanisme » qui reparait (« Tendances spirituelle des futurs prêtres » dans « Vie spirituelle », n. 73, pages 130-142). Dans un autre article le Père Chenu démolit le livre de Don Chautard « l'âme de tout apostolat » (« Masses ouvrières », juin 1947, pages 84-87). Il écrit : « Les principes de Don Chautard sont vrais... mais il faut les repenser... autrement. C'est très grave, car elle va accentuer la tendance qui s'est révélée dans les séminaires : le mépris de la spiritualité (prière, sacrements). On se met en recherche (déjà).

Bien sûr, là aussi, certains réagissent comme H. Duméry dans « Les trois tentations de l'apostolat moderne ». L'abbé Lochet dans « L'union à Dieu, âme de tout apostolat » pour rendre aux apôtres le sens de la prière et de l'ascèse et combler le fossé de préventions qui a été creusé entre la jeune génération et la spiritualité d'avant 1945, reprend le livre de Dom Chautard pour le rajouter.

Malgré ces mises au point ou en garde, le mépris de la vie spirituelle (prière et sacrifice) s'accroît. On n'accepte que ce qui est utile, efficace, rentable et de suite. On a entendu déjà ce refrain... Un supérieur de séminaire écrit : « On veut la productivité, même dans le sacrifice » (dans « Etudes », de juillet 1957, pages 9 à 14).

Pour les jeunes, le critère de la vraie religion c'est la charité envers les autres mais ils confondent charité et philanthropie. Cela va de 1945 à 1960.

### B — L'IMPOSSIBLE RECUEILLEMENT

Vers 1960, la crise va s'accroître. N'oublions pas qu'il n'y a pas de vie spirituelle sans un temps de recueillement chaque jour. Cela exige un minimum : la discipli-

ne du coucher. Il faut un temps suffisant de sommeil sinon on ne fait rien de bon, surtout la prière. Or la radio et surtout la T.V. envahissent et raccourcissent le temps du sommeil et tourmentent le calme nécessaire à la prière, quand ils ne faussent pas les vrais valeurs.

L'abbé Godin lui-même note « prendre la résolution de ne jamais (souligné dans le texte) écouter la T.S.F. plus d'une heure » (dans « L'abbé Godin », de Glorieux, page 40). Il est vrai qu'il écrivait cela en 1930, aux années de ferveur. Que dirait-il de la T.V. ? F. Mauriac dit en 1960 du cinéma : « C'est la multiplication à l'infini des images qui salissent et corrompent » (« Documentation Catholique », 1961, page 612). Que dirait-il de la T.V. aujourd'hui ? Actuellement on peut dire qu'un peuple entier passe plusieurs heures par jour devant la T.V. et cela a vraiment commencé vers 1960. Si l'on pouvait compter le nombre d'heures ainsi désormais gâchées dans une vie, on en serait effrayé, écrit Montaurier dans « La joie d'être vrai », pages 77-78. Comment prier avec un tel bruit et de telles images quotidiennes ?

Paul VI multiplie les avertissements. Le 29 mars 1969 : « Le bruit et le tumulte ont presque tout envahi. Et surtout les âmes ne réussissent pour ainsi dire plus à se recueillir ». Il récidive le 27 août 1969 : « Elles (les images) absorbent toutes les disponibilités de vie intérieure, spécialement chez les jeunes ». Et le 1er décembre 1971 : « Notre vie tend à se dérouler dans le domaine sensible et à y trouver sa nourriture et sa satisfaction ». Et encore le 14 février 1973, etc.

Rares étaient les prêtres possédant une T.V. en 1950. Actuellement selon une enquête sérieuse, les prêtres et les congrégations religieuses sont mieux équipés que la moyenne des français (dans les « Mass-Média », de J. Potel, pages 25-27). Certes la T.V. permet au prêtre d'être au courant des problèmes actuels, mais il faut qu'il sache résister à la tentation si intelligemment offerte. Hélas la T.V. remplace souvent la prière. Rares les prêtres qui n'ont pas actuellement la T.V.

D'autre part le prêtre a fait vœu de célibat. Or la T.V. est érotique. Comment résister à ces images « sensuelles et licencieuses » comme le dit Paul VI le 14 février 1973, quand on sait que le prêtre prie moins, se sacrifie moins et a rejeté toute direction spirituelle.

On lui a tant dit qu'il ne doit pas se singulariser, se séparer, mais s'ouvrir au monde. Alors on veille devant la T.V. au détriment de la prière et de son repos de la nuit.

Les réunions sont également trop tardives. Là aussi on réagit. Mgr Renard écrit : « La vie spirituelle et pastorale dépend aussi d'une discipline de vie ; l'heure du coucher commande l'heure du lever et toute la piété du lendemain matin... » (« Documentation Catholique », 1962, pages 871-876). Le P. Maignon avertit : « Le jeune clergé actuel (qui) risque d'oublier, dans les plus louables intentions, cette nécessité (horaire stable et raisonnable) qui, si elle n'est pas remplie, contribuera grandement à ces craquements nerveux subits survenant dans l'âge mur » (Dans « Equilibre psychique et vie consacrée », pages 119-120). « Savoir se coucher » et oui...

### C — LA FAILLITE DE LA PRIERE

A partir des années 60, c'est la débâcle de la vie spirituelle. Cela se mesure aux nombreux et pressants appels de l'autorité qui veut enrayer ce mal. Vatican II lui-même s'y essaya. En 1965, Mgr Renard demande à ses prêtres de « ne pas attaquer ni ridiculiser dans la prédication, la prière personnelle, de ne pas sembler oublier la dévotion à la Présence Réelle ni à la Sainte Vierge... » (« Documentation Catholique », 1965, pages 1049-1050).

On ne dit pas la messe chaque jour, on se dispense facilement du bréviaire, « le schéma traditionnel des exercices de piété n'irrite même plus, il fait sourire » (dans « La peur ou la foi », de Bellet, page 24). On relègue la prière personnelle dans les couvents, on ne veut pas des livres de piété écrits par des religieux qui sont en dehors de la vie. Et on allègue Vatican II, ce qui est faux, qu'on relise le décret « sur les prêtres » (Laplace dans « Le prêtre à la recherche de lui-même », pages 206-206 et 217).



Paul VI surtout réagit, multiplie les cris d'alarme. Le 23 mai 1964 : « Vous devez toujours veiller à donner la première place à la vie spirituelle ». Et il parle ainsi à des religieux ! Le 28 avril 1964 : « Soyez profondément et intimement convaincus de la primauté de la vie intérieure sur la vie active ». Le 20 juillet 1966 : « L'Eglise est la société des hommes qui prient. Son premier but est d'enseigner à prier ». Le 31 janvier 1968 : « On ne peut pas être vraiment apôtre si on n'a pas de vie intérieure personnelle, profonde, ardente ». Il rappelle même l'obligation de dire son chapelet, « pratique qui n'a pas perdu de son actualité dans les difficultés de l'heure présente » (7 octobre 1969), et le 9 février 1970 : « La vie intérieure n'a pas de succédanée ». Par centaines les textes de Paul VI reviennent sur ce sujet.

Paul VI est-il entendu ? Hélas ! On cherche ailleurs et on trouve... la révision de vie qui remplace l'oraison et la « prière en équipe » (dans « L'équipe sacerdotale », pages 112 à 129). Et à noter : jamais un prêtre « seul » mais « en équipe ». Plus de prière personnelle. La preuve : on ne dit sa messe que s'il y a des participants, jamais seul. C'est l'équipe qui dirige, qui prie, qui juge, qui décide, jamais un prêtre seul. Mais la révision de vie n'est pas prière, même si elle la prépare.

D'autres vont aller chercher d'autres façons de prier hors de l'Eglise. Les tapis de prière chez les musulmans, la danse rituelle (dans « Le Monde », du 15 décembre 1971), les livres des autres religions, Taizé, le zen japonais (dans « Le Monde » du 20 septembre 1972), etc... et maintenant « l'Expression corporelle ».

## D — CRISE DE LA SPIRITUALITE ET CELIBAT DES PRETRES

A partir de 1965, les prêtres qui abandonnent le célibat augmentent rapidement. En 1962 : dix. En 1968 : cent seize demandés à Rome, mais ces demandes ne correspondent pas à la réalité, car certains sont revenus et d'autres sont partis sans se marier. Il est difficile de donner des chiffres.

L'abandon du célibat par le prêtre n'est pas un fait banal. Il fait souffrir l'Eglise : « Comment ne pas pleurer devant les défections conscientes de certains... comment ne pas prier pour ces frères qui ont fui... » (Paul VI, le jeudi-saint 1971). Le 4 août 1971, il dit encore : « Celui qui abandonne le sacerdoce, n'abandonne pas seulement sa mission, sa promesse, il abandonne les pauvres, il abandonne ceux qui ont besoin d'être enseignés, il abandonne ceux qui demandent les sacrements, il déserte le poste qu'il occupe aux premières lignes de l'Eglise ».

Mais ne jugeons pas ces départs.

Est-ce que leurs anciens paroissiens les ont assez aidés et aimés ? Qui sait dire merci pour tout ce que fait le prêtre ? Les a-t-on assez critiqués ? Et puis il y a la vague d'érotisme qui déferle à partir de 1960.

Et surtout il y a les responsables qui les ont poussés vers ce résultat en leur indiquant une fausse route et de mauvais moyens de vivre leur vie de prêtre. Et ça on oublie de le dire.

Paul VI, au contraire, n'a cessé de crier « casse-cou ». Revoir les textes cités... et d'autres encore et surtout son Encyclique sur le « Célibat des prêtres » (à lire et relire).

La plupart des prêtres qui sont partis le reconnaissent, ils n'ont pas fait appel aux moyens ordinaires et séculaires offerts par l'Eglise, mais aux moyens modernes (psychanalyse, amitiés féminines, savants, philosophes et théologiens modernes...). Certains, hélas, essayent par tous les moyens de détourner les autres prêtres demeurés fidèles ! Certains théologiens se sont servis affreusement de cela pour forcer la main au pape pour l'abolition du célibat. C'est vraiment satanique car sans le prêtre toute l'Eglise catholique croule.

## E — LE DECLIN DU CULTE EUCHARISTIQUE

Si le sacerdoce est atteint, l'eucharistie aussi et réciproquement. La messe est bouleversée, on ne fait plus de visite au Saint-Sacrement. « On s'étonne que certains aujourd'hui jettent le trouble et déconcertent par des insinuations entendues, la simplicité de la foi chrétienne sur un tel point (la dévotion à l'Eucharistie) » (Mgr Garrone, le 26 février 1966 dans « Documentation Catholique, 1966, pages 656-660). Les textes identiques abondent dans la « Documentation Catholique » de 1965 à 1970. Certains prêtres avouent même ne plus croire à la Présence Réelle du Christ dans l'Eucharistie...

Je ne m'étends pas davantage sur ce point. Vous en connaissez assez vous-même.

## Conclusion générale

Ce sera une conclusion provisoire car on ne connaît pas encore l'avenir et ce qui peut se produire...

### 1 — NOMBREUSES RESISTANCES

La crise actuelle n'est pas générale. Il y a de nombreuses résistances. En 1976, 4000 prêtres ont abandonné en France mais tant d'autres sont restés fidèles qui ne font pas de bruit. Combien qui souffrent et prient en silence et... préparent le renouveau, vrai celui-là. Evidemment ceux-là on ne les entend pas, ils n'écrivent pas dans les revues à la mode. D'ailleurs « ils ne sont pas intéressants ». Et ceux-là sont moins rares qu'on ne le croit.

Et puis on commence à en avoir assez des novateurs et de leurs expériences qui se suivent à une allure de plus en plus accélérée et qui sentent le cadavre. Et cela rassure ceux qui ont choisi la fidélité.

### 2 — DES CAUSES QUI NE SONT QU'INTERNES

L'influence des gens adversaires de l'Eglise ont joué certes, mais pas assez pour provoquer une crise. Celle-ci vient de causes internes surtout. Les responsables ont dit : « Adoptons la religion au goût du siècle », essayons « d'être actifs et efficaces ». De là est venu l'abandon de la prière, un désordre moral et une désaffection de l'Eucharistie.

Ce n'est pas la politique qui a causé la crise de l'Eglise. Ce sont les prêtres qui font de la politique. Ils ont voulu se fondre dans le laïcat, faire de la politique comme le laïc et court-circuiter l'action des laïcs auxquels l'Eglise de tous temps avait laissé le domaine de la politique.

Les vraies causes de la crise sont « l'abandon des méthodes anciennes d'apostolat et la faillite de la spiritualité » chez les clercs. La fuite vers la politique n'est pas la cause mais la conséquence de cela.

### 3 — LA LONGUEUR DE LA CRISE FAVORISE L'HERESIE

La crise du début du XX<sup>e</sup> siècle a peu duré du fait de l'énergie de la hiérarchie (entre 1892 et 1913).

La deuxième crise commence en 1945 et elle dure encore... Les hérésies en profitent pour proliférer dans ce bouillon de culture. Les prêtres priant peu et écœurés par les slogans actuels se laissent pénétrer par tous les courants qui viennent de toute pensée non catholique. Le protestantisme surtout.

Cela est aussi favorisé par la méthode de recherche permanente. Vatican II n'est pas à l'origine de la crise. Elle avait commencé vingt ans avant, mais il se trouve dans la crise. Il est probable que les changements

bons en soi ont été rendus mauvais parce que appliqués dans une église en crise. On ne change pas d'attelage pendant le passage d'une rivière en crue ! il aurait mieux valu rétablir la situation avant de vouloir changer le visage de l'Eglise.

Le 4 août 1965, Paul VI s'inquiète d'entendre dans l'Eglise « ces voix qui font écho à des erreurs anciennes et modernes, déjà rectifiées et condamnées par l'Eglise ». Il réagit en proclamant le 30 juin 1968 sa célèbre « Profession de foi ». Toujours en vain...

#### 4 — LES VOCATIONS ETOUFFEES

Cette crise étouffe les vocations sacerdotales. Comment éclot une vocation ? En général d'une famille chrétienne et d'un prêtre fervent. Sans ce terrain favorable l'appel de Dieu et de l'évêque ne peut aboutir.

a) **Le prêtre.** — Or que se passe-t-il ? Les prêtres ne veulent pas « éveiller » des vocations. Prétextant le respect des autres. Ou encore que le climat actuel n'est pas favorable. De plus comment éveiller des vocations quand on est soi-même en recherche ?

Paul VI dit : « Tout affaiblissement de l'avenir sacerdotal... toute médiocrité de vie et toute dissension à l'intérieur du clergé, tarit inévitablement la source du sacerdoce » (13 mai 1971).

b) **La famille.** — Comment des parents engageraient-ils leur enfant dans un sacerdoce à l'avenir incertain ? Dans quelle Eglise prie-t-on « Mon Dieu donnez-nous des prêtres ! » ?

Et aussi quand certains prêtres se réjouissent de la disparition de « la caste sacerdotale », comment cela engagerait-il les parents à engager leur enfant à aller vers le sacerdoce ?

La suppression des séminaires anciens y est aussi pour une autre raison. On ne veut plus de séminaires d'autrefois. Or en pratique seuls les séminaires ou les ordres religieux anciens, traditionnels recrutent normalement, alors que les autres se vident. Mais ne serait-ce pas voulu ?...

#### 5 — LE PEUPLE CHRETIEN SOUS-ALIMENTE

La crise religieuse détruit le peuple chrétien. Tout est « remis en question », on est « en recherche ». Alors on ne croit plus à rien ou presque, on a ou on se fait sa propre religion. En chaire, on culpabilise les chrétiens sans arrêt. On parle peu de religion, mais d'efficacité, de transformation de la société, de justice sociale, de syndicalisme, de politique...

Paul VI s'en plaint souvent. Le déclin du culte eucharistique rejait sur le peuple chrétien. Plus de genuflexion, plus de tables de communion, et surtout communion dans la main, alors qu'on est sévère pour donner les autres sacrements.

Or l'Eucharistie est au centre de la religion. Là est la crise, de là partira la solution.

— FIN —

P.S. — Je vous recommande instamment de vous procurer ce livre de Paul Vigneron, dont le titre exact est : « Histoire des crises du clergé français contemporain », chez Téqui. Le demander à la Diffusion de la Pensée Française, Chiré-en-Montreuil, 86190 Vouillé.

# Vœux de Nouvel An

Chers Amis,

Je vous souhaite une Sainte Année Nouvelle. Et je prie afin que vous puissiez comprendre ce vœu à la lumière de votre destinée éternelle.

Chaque année nouvelle nous rapproche de la mort et, espérons-le, du ciel. C'est pourquoi la vertu théologique de l'espérance est indispensable à tout pèlerin en route vers la patrie céleste. Cette espérance — l'attente absolument certaine de la béatitude éternelle — ne repose pas sur des promesses humaines mais sur la promesse du Dieu tout-puissant et infiniment fidèle. Elle ne peut pas être confondu avec l'espoir d'un avenir terrestre qui nous apporte un peu plus de santé, d'argent ou de bien-être, car elle en est le contraire. En effet, selon la parole du Christ, nous devons perdre notre vie si nous voulons la sauver.

De nos jours, on parle beaucoup du « peuple de Dieu en route » mais, en fait, la chrétienté a rarement essayé autant que maintenant de s'établir solidement sur cette terre, de bannir le ciel des consciences et de fonder tous ses espoirs sur un bonheur qu'elle auroit exclusivement de ce monde, bien que déjà l'Ecclésiaste ait écrit à ce sujet le jugement implacable : « Vanité des vanités, et tout est vanité » !

Celui qui, en ces temps troubles, a gardé son bon sens, sait combien d'insatisfaction peut se cacher derrière une façade splendide, combien de désespoir derrière un visage souriant et combien d'ordures derrière un mur chaulé. Cela vaut aussi pour la forteresse arrogante de la pseudo-rénovation, d'où les falsificateurs du Concile dirigent leurs attaques contre l'Eglise dans le monde libre, tandis que, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, la vraie rénovation s'impose là où ils n'ont pas d'influence : dans les pays où l'Eglise est purifiée par la persécution.

Restons donc unis à l'Eglise persécutée durant cette année nouvelle : par la prière, la pénitence et la charité secourable. Quittons le navire troué de l'espoir terrestre qui met le cap sur un port imaginaire. Et embarquons-nous sur l'Arche impérissable de l'espérance céleste vers la patrie éternelle, où l'Amour de Dieu séchera toutes les larmes et comblera tous les espoirs. Bonne route !

(WERENFIED von STRAATEN).

★

Nous n'ajouterons qu'un mot à ces vœux du Père Werenfried, et que nous faisons nôtres, c'est que vos prêtres et amis ne vous oublient pas et que tous les jours à leur messe ils présentent à Dieu vos santés, tant morale que physique, vos soucis, vos projets, vos joies et les membres de toute votre famille.

Bonne, heureuse et sainte année à tous.

Vos prêtres et amis.

# Bel-Abbès (suite)

Avec le tableau des années durant lesquelles ils ont exercé leur service dans la paroisse saint Vincent, on voit que certains prêtres ne sont restés que quelques années à la tête de la paroisse saint Vincent. Les uns et les autres (car aucun des curés n'est mort à Bel-Abbès — le cimetière ne contient pas de caveau des prêtres) l'ont quittée toujours avec regret, pour remplir d'autres fonctions, quelquefois très hautes, tel Monseigneur Bessières devenu évêque de Constantine et d'Hippone.

Nombreux sont les prêtres du diocèse d'Oran et d'ailleurs, qui passèrent par Bel-Abbès. Bien sûr, je ne vous les énumérerai pas tous. Ce serait fastidieux car si ma mémoire est bonne, il n'y a pas loin de 250 prêtres qui ont exercé leur ministère à Saint Vincent.

Il fut en effet évident qu'un seul prêtre ne pouvait suffire à la tâche. Le 18 février 1854, un poste de vicaire fut officiellement créé à Bel-Abbès par décret du ministre de l'Instruction Biblique et des Cultes. Et cela avant même de commencer l'église actuelle puisque c'est le 28 septembre 1855 que l'autorisation des travaux est donnée (travaux qui durèrent jusqu'en 1859). Il en fallut même bientôt un second, puis un troisième et un quatrième quand les moyens du diocèse le permettaient.

Je ne citerai que deux prêtres qui se sont distingués et dont une plaque souvenir, placée à droite de la grande porte d'entrée de l'église rappelle les noms.

C'est d'abord l'abbé Moysset qui mourut héroïquement en 1865. Ce fut lors du naufrage du « Borysthène », courrier de Marseille. Ce bateau, durant une terrible tempête, vint heurter le rocher de l'Île Blanc, rocher situé en face des Andalouses à environ 20 km d'Oran. L'abbé Moysset, qui se trouvait à bord, essaya de sauver un grand nombre de ses compagnons. Treize fois il plongea et enleva chaque fois une victime à la mort. La quatorzième fois, ses forces le trahirent et il ne reparut pas à la surface. Un de ses oncles doit faire paraître un livre qui dira sa vie et son action héroïque.

L'autre est l'abbé Llinarès Maurice « tombé au champ d'honneur en Tunisie le 9 mai 1943, victime de son devoir sacerdotal ».

Tous les vicaires de Bel-Abbès ne furent pas des héros, mais en grande majorité de bons prêtres qui travaillèrent selon leurs moyens dans cette immense paroisse où il s'est fait jusqu'à 913 baptêmes en 1943. La moyenne des baptêmes oscille entre 700 et 800 de 1890 à nos jours.

—oO—

La population chrétienne de Bel-Abbès a été formée de différents éléments qu'il faut étudier successivement.

A peine sortie de terre, Bel-Abbès est colonisée par des militaires libérés qui ont foi en l'avenir de la ville naissante. Et aussi par des espagnols venus d'Oran, lesquels à leur tour attirèrent des parents et des amis. Aussi la population espagnole a-t-elle très vite dominé. Elle domine encore d'ailleurs et qui veut pénétrer dans un « patio » doit connaître l'espagnol s'il veut tenir conversation avec les habitants, les vieux surtout. Mais le français finit par être compris de tous les jeunes, malgré que ce soit encore l'espagnol « local » qui reste la langue courante, la langue familiale.

Les jardiniers espagnols ont été bientôt suivis d'une foule de colons plus importants qui n'ont pas tardé à mettre en valeur le riche territoire qui constitue le district de Bel-Abbès, alors que les jardiniers espagnols gardaient la périphérie de la ville et aussi de Détrie et du Camp des Spahis, ces colons forment aujourd'hui ce qu'on appelle la bourgeoisie de la ville. Ils ont terriblement peiné et souffert d'ailleurs avant d'arriver à l'aisance qu'on leur connaît.

En dehors de cette population sédentaire, existe une population flottante constituée surtout par l'armée. Mais

si le légionnaire passe, l'âme de la Légion est toujours la même... et le légionnaire aussi parfois car il se marie sur place.

A cause de tout cela, on peut dire que Bel-Abbès est une ville cosmopolite. Il ne faut pas négliger aussi la colonie juive très importante et s'occupant surtout des affaires. L'élément arabe insignifiant au début a fini par déborder en nombre l'élément européen. Le dernier recensement accusait un nombre plus grand d'arabes : 42.000 indigènes et 40.000 européens, si je ne m'abuse.

Mais à l'heure actuelle, vu les événements, ils ont sans doute beaucoup progressé. Qui va en effet se promener aux « Carrières » ne reconnaît plus les lieux. Et ce n'est qu'un exemple local.

Il y a aussi à signaler la construction du camp d'aviation sur le côté droit de la route de Mercier-Lacombe qui va apporter un nombre assez important d'autres habitants originaires surtout de la Métropole.

Ce n'est sans doute pas fini, en décembre 1952, le Bulletin Municipal de Bel-Abbès écrivait : « ville de 61.000 habitants, étudiée pour devenir une ville de 85.000 habitants en 50 ans ». Nous sommes en 1957, et le chiffre prévu pour 50 ans va être atteint...

—oO—

« Population active, laborieuse, et qui donne à ce pays nouveau une grande valeur par son talent pour la culture des jardins » et nous pourrions ajouter aujourd'hui « par sa compétence pour la culture du blé et de la vigne ».

Mais au point de vue moral, le son de cloche n'est pas ou plutôt n'était pas le même. C'est le même témoin qui ne tarissait pas d'éloges pour sa valeur agricole, qui écrit : « Vous parlerai-je des mœurs ? Il en est ici comme dans toutes les colonies nouvelles. Il y a un grand relâchement. La vertu y est un mythe. Cependant, on remarque un commencement de progrès : l'on se marie de temps en temps. Mais comme le disait encore le Général Pélissier au curé : « Ne nous occupons pas de la génération qui existe, mais bien de celle qui arrive ; pour la première il n'y a rien à faire ».

Il faut avouer que cela est bien pessimiste, un peu trop peut-être. Actuellement le sentiment religieux est bien vivace dans les cœurs. Il l'était même sans doute pour la première génération, mais trop souvent, la vie chrétienne ne se réduisait alors à quelques pratiques de culte privé, quand ce n'était pas de superstition (culte de Saint Vincent du cimetière par exemple).

Il est vrai que dans les nombreux et lointains faubourgs, on ne voyait pas souvent le prêtre, écrasé de travail par ailleurs. Peut-être aussi parce que l'église était trop éloignée des faubourgs. Actuellement il n'en est pas de même. En effet, outre l'église Saint Vincent, martyr (un vrai celui-là) la ville possède encore deux autres églises : l'une au faubourg Perrin, qui est la deuxième paroisse de la ville (paroisse du Sacré-Cœur) depuis 1947, et l'autre au faubourg maconnais (Paroisse de N.-D. de Toutes Grâces). Bientôt s'il plaît à Dieu, une troisième église sera construite au Faubourg Eugène-Etienne et deviendra la quatrième paroisse.

Outre ces églises, il y a de nombreuses chapelles de secours à travers la ville, je ne fais que les citer : à l'hôpital civil, à l'école de Sonis, au faubourg Négrier, à la route d'Oran, au faubourg Thiers. Je ne parle pas du Camp des Spahis qui, depuis 1956, possède sa chapelle, j'aurais dire son église, à cause de ses vastes proportions.

Il y a donc eu progrès, un très grand progrès. Il n'en était pas de même autrefois.

—oO—

Voir page suivante

# Nouvelles de la Grande Famille

## NAISSANCES

● Maryline a la grande joie de vous annoncer la naissance de sa sœur Eva, au foyer de Geneviève et Jean-Michel Didier, le 26 juillet 1976.  
(52, av. Berthelot, 38200 Vienne).

● M. et Mme Jean-Claude Dussans ont la joie de vous faire part de la naissance de Géraldine, le 12 juin 1977. De la part de la famille Picard, de Mercier.  
(33 bis, rue Michelet, 32000 Auch).

● Matthieu et ses parents font part de la naissance d'Olivier. (Parents: M. Bernard Boudry et Madame, née Henriette Laval).  
Coteaux de Sonnay, Cravant-les-Cotcaux, 37500 Chinon.

Grands-parents: M. et Mme Henri Laval, de Mercier-Lacombe, 22, rue J.-J.-Rousseau, 34300 Agde.

## Bel-Abbès (suite)

Vers 1890, le frère Tabar, appelé familièrement « El Hermano Francisco » et très populaire en Oranie dans les milieux espagnols, vint sur l'invitation du Chanoine Poux, curé de Bel-Abbès, évangéliser les espagnols de la ville. Comme toujours le Frère Francisco se mit aussitôt à la recherche des retardataires, parcourant les rues, les places, les faubourgs. Il eut bientôt fait de ramasser une centaine de grands garçons et de jeunes filles qu'il entreprit de préparer à la Première Communion. Jusque-là, les espagnols-enfants, surtout ceux des faubourgs, n'avaient guère fréquenté le catéchisme, ou plutôt un brave homme, du nom de « Perrico » en recueillait bien quelques-uns et leur apprenait les prières. Mais Perrico ne voulait pas mettre les pieds à l'église, et encore moins y conduire ses catéchisés. Le Frère Francisco lui en ayant demandé la raison, notre homme lui répondit que possédant deux petits chiens, dont le curé ne voulait pas tolérer la présence à l'église, lui, Perrico, n'y mettrait pas non plus les pieds.

— « Y songez-vous ? répond le Frère Francisco, que el señor « Perrico » entre à l'église, cela se conçoit, mais que l'on y admette des « perricos », pour cela non ! (Perrico = Chien). Le brave homme se laissa convaincre.

Le jour de clôture de la Mission, 40 jeunes gens et 70 jeunes filles firent leur première communion.

Peut-être que de-ci de-là, cette manière de concevoir la religion à la « Perrico » n'a-t-elle pas totalement disparu. Et l'on pense encore que le clergé est trop exigeant !

Exemple : ce culte que certains continuent à rendre — pèlerinages et bougies — à un certain « Saint Vincent » du cimetière. C'était un homme célibataire et originaire de Bouandis, venu s'installer à Bel-Abbès, et qui exerçait le métier de cordonnier. Il était plus ou moins philanthrope et plus ou moins assoiffé. Il est enterré depuis quelques lustres dans notre cimetière et a été canonisé par l'imagination populaire.

La population s'échauffe aussi souvent autour de questions politiques ou raciales, ou autour des lois de l'enseignement ; on y fait comme ailleurs, de l'anticléricalisme et de l'anti-judaïsme. Mais ces passions sont aujourd'hui heureusement éteintes.

Actuellement la vie chrétienne y est en constante progression.

Dans « Jeunes Liens », Bulletin de liaison du Cercle Lamoricière. (Pour copie conforme).

(à suivre).

● Naissance de Jérémy chez Ronald Sastre et Madame née Martine Crémadès, petit-fils de Mme Raymond Crémadès née Marie-Marguerite Navarro, de Bel-Abbès.

(5, rue Pountet-de-Bages, 66000 Perpignan).

● Naissance de Céline chez Alain Cassagnolle et Madame née Anne-Marie Tognet, petite-fille de Mme André Tognet, née Yvette Renault, du Télagh.

(19, H.L.M. Marès, 47300 Villeneuve-sur-Lot).

● Naissance de Jean-Michel chez M. Jean-Pierre German et Madame née Héliène Nogara, de Rochamboau.

(36, allée du Vercors, 31770 Colomiers).



● Naissance de Katia chez M. et Mme Philippe Gavaille, petite-fille de M. et Mme Paul Gavaille, de Bel-Abbès, route des Amarnas.

20, bd Joachim, 13008 Marseille).

● Naissance de Michaël chez M. et Mme Alain Ramirez, petit-fils de M. et Mme Henri Ramirez, de Descartes.

(La Pétorie, 44830 Bouaye).

● Naissance de Rémy chez M. et Mme Gilbert Noguera, petit-fils de M. Gilbert Noguera et Madame née Louise Péando, de Mercier-Lacombe.

(Hameau de Virevialle, 19000 Tulle).

● Naissance de Jacqueline chez M. et Mme Paul Martin, petite-fille de Mme veuve Maurice Martin, du Télagh.

(3, place Albert-Labbé, 78300 Poissy).

● Naissance de Clément, chez Yannick Favrier et Madame née Héliène Rosan, petit-fils du Docteur et de Madame Henri Rosan, de Mercier-Lacombe.

(5, rue Granvelle, 25000 Besançon).

● Naissance de Sylvain chez M. Michel Gallé et Madame née Marie-José Mas ; et naissance de Frédéric chez M. Roger Jean et Madame née Bernadette Mas, petit-fils de M. et Mme Gérard Mas et arrière petit-fils de M. et Mme Emilio Sanchez, de Bel-Abbès et Slissen.

● M. et Mme Fournier Jules (rue de France, à Bel-Abbès), le colonel Guillerm Jean Marie et Madame (faubourg Thiers) ont la joie de vous annoncer la naissance de leurs arrière petite-fille et petit-fille Magali, le 20 avril 1977 au foyer de leurs enfants Annick et Alain Carles, ainsi que la naissance de Mathieu le 23 juillet 1975 au foyer de leurs enfants Jean-Paul et Christine Guillerm.

(M. Guillerm, résidence Alexandre-I<sup>er</sup>, boulevard Garriçon, 82000 Montauban).

(M. Carles Alain, 7, rue Veczerka, 77420 Champs-sur-Marne).

## MARIAGES ET FIANÇAILLES

● M. et Mme Hernando Virgile font part des fiançailles de leur fils René, ancien de Sonis, avec Mlle Bernadette Denis, de Pujols (47).

(5, av. Maréchal-d'Estrades, 47000 Agen).

● Mme Edmond Reliaud, Mme Jean Didier, le chef de bataillon Jean-Pierre Didier et Madame ont la joie de vous faire part du mariage de leur fils et petit-fils Georges avec Marie-Antoinette Inghilleri, le 25 juin 1977, à Beausoleil.

(45, av. A-Bergès, 38170 Seyssinet-Pariset).

● Mme Paul Bury, M. et Mme Jean Mahistre, M. et Mme Norbert Bury ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur petite-fille et fille Marie-Paule, avec M. Pierre Salvaing, le 16 juillet 1977.

(Résidence Plein-Ciel, 5, rue C.-Farrère, 34500 Béziers)

● Mariage à Laborie, près de Gaillac, de Mlle Marie-Odette Batty, de Mercier-Lacombe, avec Philippe Gell, de Rabat, le 9 juillet 1977.

● Isabelle Soler à la joie de vous annoncer son mariage avec Casimir Mieloch, le 30 juillet 1977.

(50, bd Jules-Janin, 42000 Saint-Etienne).

● M. et Mme François Cazorla, Mme veuve Marie Vilchez, M. et Mme Gabriel Cazorla, de la rue du Soleil, vous font part du mariage de leur fils Marc avec Mlle Marie-Ange Martin, le 6 août 1977.

(3, rue Bel-Air, 34410 Sauvian).

● M. Elie Brichet, M. et Mme Alain Brichet, ont la joie de vous faire part du mariage de leur fille Dominique avec Raymond Tarroux, le 22 juillet 1977, à Marsac.

(Le Vialar, Cadalen, 81600 Gaillac).

● M. Maldonado Jean nous annonce le mariage de sa fille Michelle avec M. Jean-Michel Martin, le 16 juillet 1977, à Saint-Georges-de-Gardes (47).

(10, rue Allée-Corbières, appart. 988, 81100 Castres).

● Mme Joseph Navarro, M. et Mme Henri Pérolini, M. et Mme François Navarro vous font part du mariage de leur petit-fils et fils Francis avec Mlle Laurence Pagliazzo, le 17 septembre 1977.

(Place de l'Eglise, Bioule, 82800 Négrepelisse).

● Mme Joseph Vicédo, Mme Albert Ambrosino, M. et Mme Théo Vicédo vous font part du mariage de leur fils Carol avec Mlle Chantal Estève, le 6 août 1977.

(Les Coudoumiers, 82390 Durfort-Lacapelette).



● Mme Vincent Béruguas, M. et Mme Sauveur Navarro vous font part du mariage de leur fils et petit-fils Jean-Vincent avec Mlle Louissette Bénazet, le 17 septembre 77.

(Résidence Le Castilla, 09100 Pamiers).

● M. et Mme Gabriel Cazorla vous font part du mariage de Gabriel-Pierre avec Mlle Brigitte Halbwachs, le 17 septembre 1977.

(3, rue Bel-Air, 34410 Sauvian).

● M. et Mme Fernande Gomez, M. et Mme Manuel Gomez vous font part du mariage de leur fille Martine avec M. Pierre Pastor, le 6 août 1977.

(4, rue des Cèdres, 34970 Lattes).

● Mme veuve Jacques Pérez, des Lauriers Roses et Oued Imbert fait part du mariage de sa fille Odette avec M. Robert Delfarguil.

(47360 Montpezat-d'Agenais).

● M. et Mme Cintas Aimé, de Tassin, font part du mariage de leur fille Anne-Marie, avec M. Jean-Louis Ebrad.

● Mme veuve Louis Lehmann, M. et Mme André Lehmann, de Tassin, font part du mariage de leur fils et petit-fils Norbert avec Mlle Chantal Druet.

(1, rue Gay-Lussac, 67200 Strasbourg).

● Mme Louis Garland, du Téalagh, Mme Victor Estève, M. et Mme René Garland font part du mariage de leur petit-fils et fils Jacques avec Mlle Pascoline Deschamp.

(8, chemin de la Source, 33610 Cestas).

● M. et Mme Garcia Gilbert et leurs enfants, de Palissy, M. Garcia Henri, Mme Cazorla, Mlle Garcia Jeanne, M. et Mme Garcia Didier, sont heureux de vous annoncer le mariage de leur frère et neveu Garcia Alain avec Mlle Evelyne Labouriez, le 3 septembre 1977.

(20, cité Jean-Moulin, 28110 Lucé).

Nos vœux de bonheur !

**DECES**

● M. Rendu et Madame née Andrée Chandeysson, ancienne de Fénélon et leur fille Brigitte, ont la douleur de vous faire part du décès accidentel de leur petit Roland âgé de 12 ans. Anciens du Téalagh.

(Route de Laborie, 81600 Gaillac).

● M. Armand Fernandez rappelle le décès de M. Raphaël Martinez et de son épouse, laquelle s'occupait des linges de l'église de N.-D. de Fatima. Mme Martinez était née Joséphine Vals, elle a suivi son mari un mois après son décès, le 22 février 1977. M. Martinez était le frère de Mme Gineste et l'oncle de Mme Caparros et du cher et célèbre abbé Caparros.

● M. et Mme Serra Marcel, M. et Mme Muller-Serra, M. et Mme Dérossis-Serra, M. et Mme Serra Fernand vous font part du décès de leur père, beau-père, grand-père Laurent Serra à l'âge de 85 ans, le 21 juillet 1977.

(Dorat, 63300 Thiers).

● Mme Pierre Lamouret, née Isabelle Garcia, de Bel-Abbès, Mme et M. Jean-Pierre Lamouret vous font part du décès de M. Pierre Lamouret, inspecteur central des impôts, le 10 août 1977 à l'âge de 67 ans. Il est mort subitement d'une crise cardiaque alors qu'il prenait des vacances à Alicante. Il faisait partie des Confrères de Saint-Vincent de Paul de Bel-Abbès et du Secours Catholique.

(Résidence Pic du Midi, 65300 Lannemezan).

● M. et Mme Francis Alfonso font part du décès de leur mère Mme Alfonso Marie-Louise née Garcia, le 26 août 1977, de Bel-Abbès.

(15, av. Jean-Rieux, 31500 Toulouse).

● M. et Mme Vicente Emile, anciennement rue Père-de-Foucauld, n. 17, près de la Préfecture au Glacis Sud et Bel-Abbésien depuis quatre générations et qui avaient un « Bar Vincent » au Pont du Jaur et Mamelon, nous annoncent le décès accidentel de leur beau-fils Lucien Urios, inspecteur de police à Lyon-Perrache, tué en montagne le 27 juillet 1977 avec son beau-frère Daniel Campet (28 ans). M. Vicente est le cousin germain de sœur Marie-Louise qui habitait rue de l'Abattoir à Bel-Abbès. M. Urios habitait au fourbourg Thiers, rue Faidherbe. Il était âgé de 35 ans. Depuis 1974, inspecteur de police, il était parti en montage et il est mort accidentellement dans l'Oisan, près du Lac du Vallon, en compagnie de son beau-frère Daniel Campet. Les funérailles ont eu lieu à Grézieu-la-Varenne. M. Urios était père de trois enfants. Il a eu des funérailles avec une nombreuse assistance venue de Lyon et de Grenoble où il était avant.

(Mme veuve Urios Lucien, lotissement La Chaudanne, 69290 Crézieu-la-Varenne).

(M. Vicente Emile, 7, allée de l'Escout, 37100 Tours 02)

● M. Garcia Joseph nous fait part du décès de son épouse Odile en janvier 1976. Il est maintenant chez son fils José qui est père de quatre enfants. Il envoie son souvenir à tous les Bel-Abbésiens, ses amis.

32 G, passage privé de Maupas, 58000 Nevers).

● M. Joseph Ferre, anciennement boulanger à Bel-Abbès 33, rue du Soleil, est décédé le 25 mai 1977, à Preignan-Auch (Gers) dans sa soixante-dix-septième année. De la part de son épouse née Hernandez Carmen.

● M. Molto Modeste fait part du décès de son épouse née Roblès Raymonde à l'âge de 69 ans, le 2 juin 1977.

(1, rue du 140<sup>e</sup> R.I.A., 38100 Grenoble).

● M. Gustave Chagny fait part du décès de Mme Gustave Chagny, à l'âge de 68 ans.

(82, rue du 89<sup>e</sup> R.I., 89100 Sens).

De la part de ses enfants : M. et Mme Roger Nouzille, résidence Maupéou, 89100 Sens ; M. et Mme Emile Chagny, rond-point des Marguerites, Malay-le-Grand, 89100 Sens.

● Décès de Mme Gerbe, née Andrée Dez, à 75 ans, ex-secrétaire de la mairie de Berthelot.

(9, rue faubourg Figuerolles, 34000 Montpellier).

● Décès de M. Charles Rouaix, à 76 ans, de Descartes.

(immeuble de la Poste, 31390 Carbonne).

● Décès de Mme Carlos, née Espérance Martinez, à 82 ans, de Boulet.

(63, rue de Verdun, 11000 Carcassonne).

● Décès de Manuel Blanès, de Bel-Abbès, à 70 ans.

(10, rue Mirobeau, 31500 Toulouse).

● Décès de Mme Canizarès, née Françoise Figueréo, de Chanzy, à 57 ans.

(558, La Sauvegarde-la-Duchère, 69009 Lyon).

● Décès de Mme Raoul Hamet, née Rose Milan, de Bel-Abbès.

(Saint-Yan, 71600 Paray-le-Monial).

● M. Louis Etienne, de Lamtar, à 84 ans.

(39, route de Callas, 83490 Le Muy).

● Décès de M. Georges Erb, de Bel-Abbès, à 54 ans.

(Domaine Charchiglione, 20270 Talonne).

● Décès de M. Eugène Serrano, de Bel-Abbès, à 55 ans.

(Le Fromentin Saint-Maurice B., 17000 La Rochelle).

● Décès de Mme Emile Anselem, née Anne Benkémoun, à 82 ans, de Bel-Abbès.

(145, rue de France, 06000 Nice).

● Décès de Mlle Esther Bénamou, de Bel-Abbès.

(4, av. de Lons, 64140 Billère).

● Décès de Mme Clotilde Garcia, de Descartes, chez M. Manuel Pastor.

(9, rue Francisque-Romard, 69600 Oullins).

● Décès de M. Louis Vantenat, à 80 ans, de Lamtar.

(3, rue Yvette Prost, 03300 Cusset).

● Décès de M. Jean Tognet, à 69 ans, de Tabia.

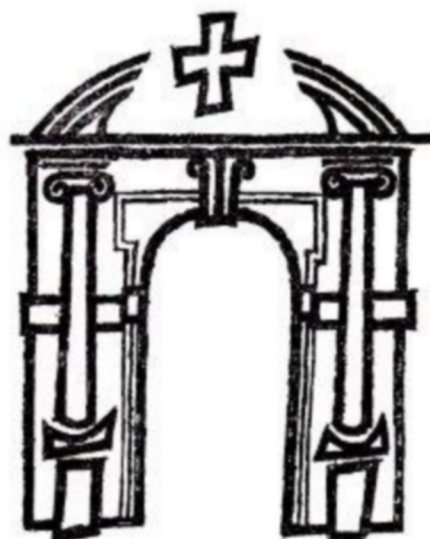
(47360 Montpezat-d'Agénais).

● Décès de Mme Amaras (paroisse Gambetta, à Oran), le 8 août.

● Décès de l'adjudant Friedrich Wilhelm, 47 ans, de la part des familles Moncada, Bernard, Avizou.

(Les Airelles, rue du Champ-Milau, 03000 Moulins).

Seigneur, donnez-leur le repos éternel !



## Recherches

- M. Gaston Benamara, de Bel-Abbès, recherche M. Louis Badarous ex-garagiste à Relizane ou Perrégaux et M. Capdevièle ex-quincailler à Oran, rue Alsace-Lorraine.  
(Domaine St-Joseph, rte de Beaucaire, 30000 Nîmes).
- M. Pierre Lopez, de Bel-Abbès, recherche M. Thomas Mirq, de Perrégaux qui était avec lui au stalag XIII A.  
(9, av. Hector-Berlioz, 30230 Marguerites).
- M. Gaston Benamara recherche Mme Irlès Aimée, ancienne institutrice à Oran, rue de Turin.  
(Domaine St-Joseph, rte de Beaucaire, 30000 Nîmes).
- M. Raoul Hamet, Saint-Yan, 71600 Paray-le-Monial, recherche Mme veuve Chatain, de Bel-Abbès.
- M. Navarro Sauveur recherche M. Fernand Richter, de Bel-Abbès.  
(Résidence du Castilla 18, 09100 Pamiers).
- Mme Pascual recherche M. et Mme Henri Bourde, d'Ain-el-Arba.  
(17, rue Auguste-Duphond, 88300 Neufchâteau).
- M. Roger Adolphe et M. Auguste Roger recherchent M. et Mme Ruiz Ernest qui étaient fondateurs, rue Albert-1<sup>er</sup>, à Sananès, Oran.  
(24, place Verdun, Croix-des-Orsiaux, 84000 Avignon).
- M. Sébastien Perez, 2, rue des Rouges-Gorges à Bavans (25550) recherche MM. Marquès Joseph et Parro Joseph, de Saïda.

## Autres nouvelles

- M. et Mme Félix Ventura autrefois à Prudon habitent maintenant à Moissac, près de leur fils Alix qui est marié et a trois enfants de 15, 11 et 7 ans. Leur fille Aline est mariée aussi et a trois enfants de 12, 10 et 4 ans. Enfin Geneviève est aussi mariée et a deux enfants de 4 et 1 ans.  
(22, rue du Maroc, 82200 Moissac).
- M. Sudria Henri, de Frença, et Madame née Bagas Ida, qui s'étaient unis le 28 mai 1927 à Boukanéfis ont célébré leurs noces d'or dans l'intimité familiale.  
(39, av. Saint-Jean, 06400 Cannes).
- M. Jean-Pierre Didier-Reliaud a été promu au grade de chef de bataillon des Sapeurs-pompiers.  
(45, av. Aristide-Berges, 38170 Seyssinet-Parizet).
- Viviane Marcelot vient de soutenir devant la Faculté de Marseille sa thèse de docteur en médecine. La mention très honorable lui a été décernée avec félicitations du jury. Elle est la fille de M. Marcel Marcelot, de Deligny et de Madame née Denise Courrette.  
(14, rue Gourjon, 13002 Marseille).
- M. Sam Benamou, ex-président du Consistoire Israélite de Bel-Abbès et Madame née Marie Chouraqui qui s'étaient unis à la mairie d'Aïn-Témouchent le 15 juin 1927 ont célébré leurs noces d'or entourés de leurs enfants, petits-enfants et parents.  
(5, rue Rubens, 75013 Paris).
- Le footballeur Jean-Paul Bernad, originaire de Bel-Abbès fait partie de l'équipe Olympique Lyonnaise. Il est âgé de 23 ans. Ses parents étaient domiciliés rue de la Gaité, au Mamelon.
- M. l'abbé Albert Schmitt, ancien vicaire au Sacré-Cœur, a été désigné comme curé de la paroisse Saint-Ferdinand à Arcachon. Félicitations et vœux !

- Lu dans plusieurs revues, ceci, que nous vous communiquons sans commentaire.

## Voici ce que nous recevons de la Russie

(Pélude à l'Avertissement ?).

### Ceci s'est passé le 10 février 1976, à Tombow

A Tombow (U.R.S.S.), à 40 km au sud de Moscou, un phénomène céleste s'est passé de la façon suivante. Une main blanche est apparue dans un ciel clair. Elle tenait un pinceau, elle se mit à écrire :

« Le Mal submerge le bien. C'est l'hiver pour mon peuple. C'est l'heure du repentir ; il ne restera pas une âme droite au milieu des âmes dépravées et pas une âme dépravée au milieu des âmes droites.

Prenez garde à mon Avertissement.

Faites pénitence et repentez-vous. Je sauverai ceux qui craindront le Seigneur.

Prenez vos responsabilités, le temps est proche.

Je reviendrai bientôt (Amen) ».

La main passa environ une demi heure à tracer ce message qui fut visible par tous les habitants de Tombow, durant trois heures. L'émotion fut telle que toute circulation fut interrompue. Les spectateurs se lisaient les uns aux autres le texte peint dans le ciel, les plus raisonnables l'expliquant aux incroyants de la veille. Les autorités soviétiques n'osèrent intervenir de crainte d'un soulèvement populaire.

## KHEMIA

Direction de la publication :

Abbé DELMAS François, Le Verdier, 81140 Castelnaud-Montmiral

Personnel : CCP 2.231.18 L TOULOUSE  
KHEMIA : CCP 3.248.58 Y TOULOUSE

Rédacteur en chef :

Abbé PÉRUFFO Vincent, 81150 Marssac-sur-Tarn  
CCP 2.128.03. Z. TOULOUSE

Secrétaire-trésorier (Administration) :

Abbé RUIS Pierre, curé de La Borie, 81600 Gaillac  
CCP 1.573.78. E. TOULOUSE

Imprimerie Coopérative du Sud-Ouest, 81000 Albi

Commission paritaire inscrit sous le n° 47.437

# Considérations sur l'immensité de l'univers

Absorbé par sa vie quotidienne, par l'atmosphère trépidante des grandes villes, l'être humain ne semble pas prendre conscience de l'Univers grandiose, mystérieux et merveilleux qui l'entoure. Habitué à son environnement, souvent biaisé de tout, il ne pense guère ; encore moins songe-t-il à lever les yeux vers le ciel... et pourtant !

Il est cependant quelques hommes pour lesquels le domaine terrestre est devenu trop étroit et qui cherchent à s'évader de notre planète. Il serait trop long de vous montrer que nous sommes tous concernés par ce qui est la plus prodigieuse aventure de tous les temps : **la conquête de l'espace**. Déjà, selon toute probabilité, cette décennie ne s'achèvera pas sans que quelques représentants de l'humanité ne réalisent l'un de ses plus anciens rêves : **fouler le sol de la Lune** (1).

Mais mon propos, aujourd'hui, ne sera pas de vous parler de cette conquête. Je voudrais plutôt vous convier à une réflexion presque philosophique. Mon but est de parvenir à faire méditer sur l'immensité de l'univers... à effrayer même.

Par une belle nuit d'été, levons les yeux vers le ciel étoilé ! Choisissons pour cela un coin de campagne, loin de l'air pollué et des lumières des villes. On croit alors apercevoir une infinité d'étoiles après avoir pris la précaution d'attendre quelques minutes afin que les yeux s'habituent à l'obscurité. En réalité, la nuit la plus pure ne permet pas de distinguer plus de 2 500 étoiles. Une excellente paire de jumelles peut, par contre, en montrer quelques dizaines de milliers (de même on peut déjà distinguer les plus grosses montagnes de la Lune au premier quartier).

Qu'est-ce que ces myriades d'étoiles qui peuplent le firmament ? Ce sont autant de soleils, souvent bien plus brillants que celui qui nous chauffe et nous éclaire. Comment se fait-il donc que nous ne les voyions que comme d'infimes points lumineux ? Pour le savoir, nous allons prendre place à bord d'une fusée. Nous imaginons que nous voyageons à une vitesse constante voisine de 11 km/seconde, ce qui est, grosso modo, la vitesse des fusées actuelles. Bien sûr, la vitesse, en réalité, n'est jamais constante, mais cela facilitera notre petit voyage de la supposer telle.

Voici donc notre fusée partie. Il lui suffira de 9 heures pour déposer ses passagers sur **la Lune**, éloignée d'environ 380 000 km. Ce trajet serait parcouru par la lumière en un peu plus d'une seconde (vitesse de la lumière : 300 000 km/seconde).

Continuons. Il nous faudra de 1 à 2 mois pour atteindre **Vénus**, notre voisine la plus proche, plus de 4 mois pour atteindre **Mars**, à 60 millions de kilomètres. Il faudra 1 an pour rendre visite **aux anneaux de Saturne** (1 milliard et demi de kilomètres environ).

Nous pourrions ainsi visiter les planètes principales du système solaire (Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Neptune et Pluton), la dernière citée demandant 7 ans de voyage.

Si nous voulions maintenant continuer, il nous faut faire un bond prodigieux dans l'inconnu. En choisissant **l'étoile la plus proche de nous** — la vitesse restant la même — il faudra 150 000 ans pour arriver à destination ! (pas trop près quand même de peur d'être grillés vifs !... il s'agit d'un soleil dont la température dépasse 5 000° en surface). La lumière mettrait 4 ans et demi pour faire le même trajet. Si l'on décide de visiter les environs de **l'étoile polaire**, c'est 1 million et demi d'années qu'il faudra. A cette distance, notre soleil n'est plus visible car il est environ 100 fois moins brillant que l'étoile polaire.

De tels chiffres ne sont-ils pas étonnants ?

Mais la suite du voyage devient proprement effarante !... car nous ne sommes encore que dans la proche banlieue du soleil !

Nous avons sans doute tous remarqué la traînée blanchâtre qui parcourt le ciel et qu'on nomme la « **voie lactée** », bien visible par une nuit sans lune. Cette « **voie lactée** » est une agglomération de **100 milliards de soleils** dont l'ensemble est trop éloigné pour que nous puissions distinguer chaque étoile séparément. Notre fusée ne mettrait que 300 millions d'années pour effectuer la traversée de cette agglomération d'étoiles (la lumière 100 000 ans) !

Pour aller plus loin, il faut s'enfoncer dans un gouffre sans fin, sans lumière, pendant **75 milliards d'années**, pour revoir la lumière et retrouver la **plus proche** agglomération d'étoiles très semblable à la voie lactée. Il faut cette fois 2 millions et demi d'années à la lumière pour effectuer le voyage.

Et nous ne sommes pas encore très loin... En effet, le télescope géant de 5,05 m du Mont Palomar, le plus grand du monde, a dénombré **plusieurs centaines de millions de voies lactées**, appelées **nébuleuses spirales**. On en a perçu jusqu'à des distances hallucinantes que la lumière met plusieurs milliards d'années à parcourir.

Faut-il asséner le coup de grâce à ceux que ces chiffres n'auraient pas encore effrayés ? Je rappellerai simplement que, dans une vie humaine normale, il n'y a pas **trois milliards de secondes** ! C'est-à-dire que si chacun comptait de sa naissance à sa mort, il n'atteindrait pas le nombre de 3 milliards.

On reste confondu devant la grandeur et la splendeur de la création de Dieu ! Cela devrait incliner les hommes à beaucoup plus d'humilité. Où sont en effet nos mesquines querelles d'hommes, bien plus petits qu'une goutte d'eau dans l'océan ?

A quelles réflexions et quels sentiments ces chiffres pourraient-ils conduire ? Au désespoir, si nous ne prenons vite conscience que le simple fait de pouvoir comprendre ainsi l'univers nous montre que si l'homme est un roseau parmi les plus fragiles de la nature, c'est un roseau pensant. **Mais surtout on puise un immense réconfort dans le fait que Dieu regarde avec bienveillance et amour la si petite créature que nous sommes.**

Un dernier problème se pose : **existe-t-il quelque part dans cette immensité des êtres pensants** ? Il faut attendre encore pour se prononcer. Si les recherches futures montrent la présence de la vie quelque part dans le proche univers, alors il y a de fortes chances que des êtres intelligents existent ailleurs que sur la Terre. Il est non moins certain que les parties lointaines de l'Univers nous sont à jamais inconnues et que nous ne pourrions probablement jamais entrer en communication avec ces êtres-là que s'ils sont assez proches de notre système solaire.

Pour terminer, je formulerai un souhait : une belle nuit d'été, levez les yeux vers le ciel, faites quelques minutes de silence et admirez ce fantastique et colossal univers. Laissez-vous gagner par l'émerveillement. Pour la pensée, le temps et l'espace n'existent plus et que de choses à voir après notre mort...

Michel TROPET.

(1) C'est déjà fait. Article écrit en 1969.